

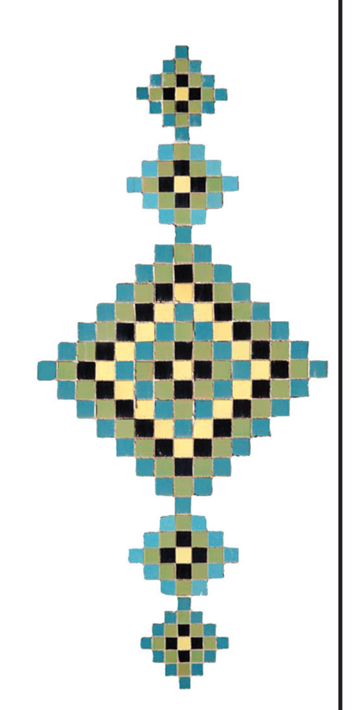
ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 105, Août 2014, 9e ANNEE
2000 TOMANS
5 €

Hormozgân: entre mer et terre, voyage au cœur du Sud iranien (I)

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Babak Ershadi
Jean-Pierre Brigaudiot
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Mahnaz Rezaï
Alice Bombardier
Majid Yousefi Behzadi
Gilles Lanneau

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Côte sud de l'île d'Ormuz, Hormozgân, golfe Persique.
Photo: Omid Mohebbi





LA REVUE DE
TEHERAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 105 - Mordâd 1393
Août 2014
Neuvième année
Prix 2000 Tomans
5 €



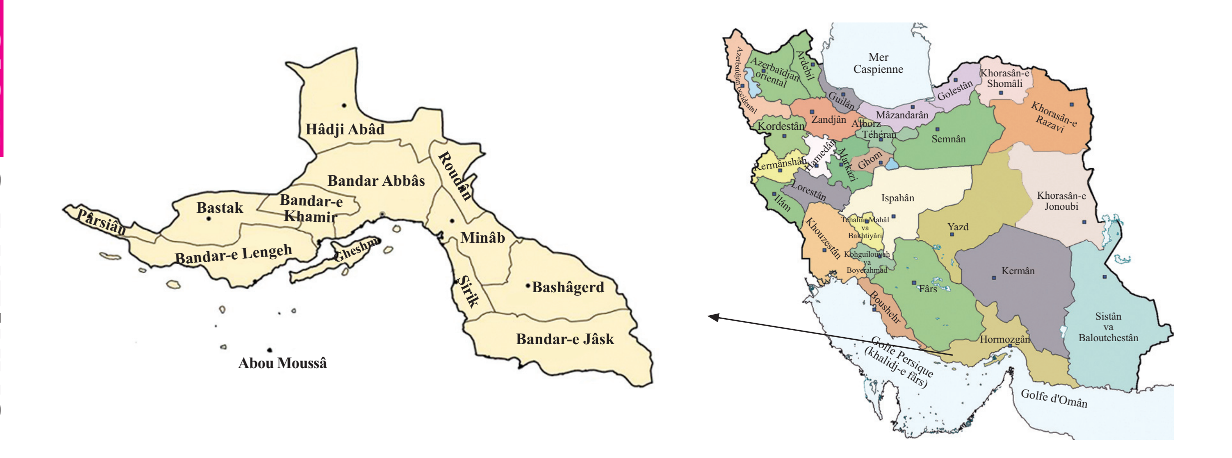


Sommaire

www.teheran.ir

Aperçu historique sur la province de Hormozgân

Afsâneh Pourmazâheri



L'histoire du golfe Persique, qu'il est possible de corréler avec celle de la province de Hormozgân, commence véritablement dans l'antiquité iranienne. Elle est mentionnée dans divers documents dès le VIe siècle av. J.-C., et à plusieurs reprises dans les œuvres des historiographes grecs qui sont d'ailleurs les seules à nous informer sur le lointain passé de cette région. Avant l'arrivée des Ariens sur le plateau iranien, les Assyriens connaissaient le golfe Persique sous le nom de *Nar Martou* ou "la rivière amère". Vieux de 2500 ans, c'est le nom le plus ancien attribué à cette région. Ce golfe, aujourd'hui fameux, fut plus tard nommé par Darius le Grand "Darâpâtiâ Hakhâpârâti" (littéralement "les eaux qui passent par la Perse"). Claude Ptolémée, géographe et astrologue grec du IIe siècle, en a parlé en tant que *Persicus Sinus*. Il deviendra enfin, à l'époque musulmane, le *Khalij-e Fârs* (golfe Persique).

D'après les historiographes grecs, les premiers à naviguer dans les eaux du golfe Persique furent les Babyloniens de la Mésopotamie du sud. Selon ces sources, Nearchus ou Néarque, amiral renommé d'Alexandre le Macédonien, devenu navarque de la flotte royale en 325 av. J.-C., y fit une expédition militaire, en partant de l'Indus pour atteindre l'Euphrate. Il explora notamment la mer d'Arabie et le golfe Persique. Le récit de ses périples fut immortalisé par les historiens de l'époque, notamment Strabon et Arrien. Après avoir traversé le port d'Amanis, (nommé plus tard le port d'Ormuz), Néarque jeta l'ancre dans une île inoccupée nommée Barghânâ, connue aujourd'hui sous le nom de l'île d'Ormuz, située dans le détroit du même nom. Il fut surpris par la verdure des côtes littorales du golfe Persique qu'il trouva exceptionnelles par rapport aux autres régions côtières qu'il avait vues au cours de son expédition.

L'histoire de l'île d'Ormuz est marquée notamment par l'arrivée au pouvoir du roi Ardeshir (ou Artaxerxès; 224-241) fondateur de la dynastie sassanide. A partir du VIIe siècle, et avec le développement de l'islam sous l'égide du califat omeyyade puis abbasside entre

les années 661 et 750, ces régions côtières et leurs îles prirent une importance extraordinaire, notamment grâce à la vogue du commerce maritime lié aux échanges de la Route de la soie. Marco Polo visita à deux reprises le port (*bandar*) d'Ormuz en 1272 et en 1293, et ses écrits abondent de descriptions à propos de la joaillerie, de la soie, des tapis et des perles qu'il a l'occasion de voir dans ce port iranien. Au XVe siècle, Vasco de Gama, navigateur portugais traditionnellement considéré comme le premier Européen à arriver en Iran et en Inde par voie maritime, visita la région. Après lui, au début du XVIe siècle, la région est envahie par les troupes portugaises, Alfonso de Albuquerque à leur tête, qui veulent à l'origine défendre les intérêts de leur pays contre l'Egypte. C'est à ce moment-là que le port d'Ormuz et toute la région du golfe Persique prennent une importance internationale grâce à leur



▲ *Port (*bandar*) d'Ormuz*

Avant l'arrivée des Ariens sur le plateau iranien, les Assyriens connaissaient le golfe Persique sous le nom de *Nar Martou* ou "la rivière amère". Vieux de 2500 ans, c'est le nom le plus ancien attribué à cette région.



▲ *Golfe Persique, Bandar Abbâs*

situation stratégique, politique et commerciale. Au début de l'ère safavide, le fondateur de la dynastie, Ismâ'il Ier se trouve, ayant à peine pris le pouvoir, en proie aux attaques des Ottomans à l'ouest et à celles des Portugais au sud. Incapable de contrer les Portugais, il se contente de combattre les Ottomans, ce qui s'avère aussi un échec. Il faut attendre la prise du pouvoir par Shâh Abbâs Ier le Grand (1588-1629) pour que les régions occupées par les Portugais soient libérées. La victoire de Shâh Abbâs est telle qu'on baptise spontanément le port de son nom, Abbâs (actuel Bandar Abbâs).

> Au début du XVIe siècle, la région est envahie par les troupes portugaises, Alfonso de Albuquerque à leur tête, qui veulent à l'origine défendre les intérêts de leur pays contre l'Egypte. C'est à ce moment-là que le port d'Ormuz et toute la région du golfe Persique prennent une importance internationale grâce à leur situation stratégique, politique et commerciale.

Jouissant d'une position stratégique et d'importantes ressources naturelles et maritimes, cette région du sud de l'Iran et ses îles ont continué d'attiser les convoitises des colonisateurs européens. Après les Portugais, ce sont les Hollandais et les Anglais qui tentent de prendre le contrôle de la région. Les Hollandais notamment vont envahir l'île de Qeshm et Bandar Abbâs avant d'y débarquer avec leurs navires de guerre, ne quittant la région qu'à la fin du règne de Shâh Abbâs. En 1595, ils fondent une maison de transaction et de commerce à Bandar Abbâs et l'Iran safavide, désireux de développer ses relations commerciales avec l'Europe, s'engage à supprimer les droits de douane sur les importations et les exportations des marchandises hollandaises. Les Hollandais occupent également l'île de Qeshm et le détroit d'Ormuz dans le but de contrecarrer le



▲ *Détroit d'Ormuz*



▲ *La position géographique de l'île d'Ormuz dans le Golfe persique a historiquement fait du port du même nom un endroit hautement stratégique. Carte datant de 1572.*

commerce anglais et de monopoliser le commerce de la soie. A la suite de la détérioration de la situation, ils sont forcés de se déplacer, cette fois sur l'île de Kharg. Puis la situation tourne à l'avantage des Anglais qui réussissent à prendre la place des Hollandais à l'aide du gouverneur de Kharg. Les Anglais prennent le contrôle de l'ensemble du golfe Persique en y défendant les intérêts de la Compagnie des Indes Orientales qu'ils avaient fondée en 1600 afin de monopoliser le commerce dans l'Océan Indien. Malgré cela, ils adoptent une politique ouverte en matière d'autonomie régionale et encouragent les commerçants à préserver l'unité de la région contre les ennemis potentiels.

La province de Hormozgân reprend une importance spectaculaire notamment après la Première Guerre mondiale et la découverte de poches pétrolifères dans la région. Elle se transforme pour ainsi dire en centre stratégique, commercial, économique et industriel du Moyen-Orient et se retrouve sous contrôle anglais, situation qui durera jusqu'en 1979 et la Révolution Islamique qui rend à la région sa liberté et son autonomie. ■

Bibliographie:

- Bakhtiâri, Saeed, *Auto Atlas-e Irân* (Auto Altas de l'Iran), Institut de géographie et de cartographie de l'Iran, 2005
- Afshâr, Iradj, *Shenâkht-e Ostân-e Hormozgân* (Connaître la province de Hormozgân), Téhéran, 2000.
- Amirzâdeh, Homayoun, *Hormozgân*, Edâreh-ye Farhang va Ershâd-e Hormozgân, 2009.
- Dastyârân, Hossein, *Rahnamâ-ye Jâm'e Irângardi-e Ostân-e Hormozgân* (Guide exhaustif de tourisme de la province de Hormozgân), tome I, 1998.

Géographie et ressources naturelles de la province de Hormozgân

Ali Mokhtari Amin



▲ *La nature de la zone protégée de Geno, près de Bandar Abbâs*

Province la plus au sud de l'Iran, Hormozgân est située sur la côte du golfe Persique et de la mer d'Oman et occupe une superficie de 68 476 km². Elle est entourée par les provinces de Kermân au nord et au nord-est, de Fârs et de Boushehr au nord et au nord-ouest, et enfin par celle du Sistân et Baloutchistan à l'est. Au sud, une côte de 900 kilomètres borde la province. Outre son centre administratif, Bandar Abbâs, ses principales villes sont Abou Moussâ, Bandar-e Jâsk (le port de Jâsk), Bandar-e Lengueh (le port de Lengueh), Hadji Abâd, Minâb et Roudân. Elle comprend également plusieurs îles dont celles de Qeshm, Kish, Tomb-e Bozorg et Tomb-e Kouchak.

Caractéristiques géographiques

La province de Hormozgân se divise en deux parties: des plaines côtières, et une vaste zone montagneuse. Près de 70% de sa superficie sont ainsi constitués de montagnes, de plaines, de vallées et de hauts plateaux. Les montagnes de cette région, qui se situent dans la continuité de la chaîne de Zagros, s'étendent du nord-est au sud-est de la province en diminuant progressivement de hauteur, et continuent en pénétrant ultimement dans les eaux du golfe Persique. Cette diminution progressive de hauteur a donné naissance à des paysages singuliers, formés de collines de calcaire, de gypse et enfin de sable.

Les plus hautes montagnes de cette province sont la montagne de Guéno (Geno) qui culmine à 2347 mètres et se trouve à 20 kilomètres au nord de la ville de Bandar Abbâs sur les plaines Ayssyn, la montagne de Farghân culminant à 3268 mètres, et enfin la montagne de la Nuit (*shab*) avec une altitude de 2861 mètres.


▲ *La rivière Jegin prend source dans les montagnes Bashâgard*

D'un point de vue climatique, cette province est l'une des plus chaudes et sèches de l'Iran, se caractérisant par un climat semi-aride et aride. Cependant, le climat estival sur la bande côtière est très chaud et humide, les températures dépassant parfois les 52°C. Les hivers sont doux et courts sur l'ensemble de son territoire. La sécheresse globale de son climat est due à l'influence des masses d'air sec au nord, à l'ouest et au sud. Les précipitations, rares, surviennent généralement en hiver et prennent la forme d'orages entraînant parfois des inondations. De façon générale, cette province est donc connue pour avoir une longue saison chaude débutant au début du mois de mars et durant neuf mois, et une courte saison douce commençant fin novembre jusqu'à fin février. En outre, selon les saisons, divers vents soufflent tout au long de l'année, dont les plus importants sont le vent du Nord qui souffle neuf mois par an, parallèlement à la côte nord du golfe Persique; Soheyli,


▲ *Les pêcheurs contrôlent leurs filets, Bandar-e Lengeh (Port de Lengeh), province de Hormozgân*

un vent qui souffle l'été du sud-est au nord-ouest et a un rôle crucial dans le mûrissement des dattes; le Nachi, un vent froid qui souffle du nord-est au sud-ouest et provoque des orages; l'Arc, un vent d'hiver soufflant d'est en ouest et apportant des précipitations; et Badlâvar, vent caractéristique des zones désertiques chaudes et arides, également connu sous le nom de "Vent de feu" (*âtash bâd*).

En raison de sa position géographique à l'extrême sud-est des montagnes de Zagros, la province de Hormozgân ne possède pas de réserves neigeuses, et une partie importante de l'eau des rivières existantes de cette région s'évapore suite aux fortes chaleurs, provoquant l'assèchement des rivières saisonnières. D'autres rivières de cette région passent à travers des plaines salées qui contribuent à saliniser leur eau qui se jette dans le golfe Persique. Les rivières de la province sont donc de deux types: les rivières salées, et les rivières d'eau douce. Les premières, parmi lesquelles Roudkhâneh Shour (littéralement "rivière salée") et Mehrân, coulent à l'ouest de la province, tandis que les secondes, comme les Roudkhâneh Ganj, Minâb et Roudkhâneh Shamil, coulent au nord-est de la province.



▲ *Cascade Tazraj, Hâdji Abâd, province de Hormozgân*



▲ *Agriculture du Hormozgân*

Ressources naturelles et principales activités économiques

Sur la base des ressources naturelles présentes dans la province, l'économie repose principalement sur l'agriculture, l'élevage, la pêche et l'exploitation de ressources minières. De façon générale, le climat chaud et humide du sud de la province favorise la croissance rapide de nombreux produits agricoles, dont la culture constitue la principale activité de ses habitants. La pêche et les activités de transport maritime font partie des autres

activités majeures des habitants des îles de la province et des habitants des zones côtières.

La plaine de Minâb fait partie des zones agricoles les plus fertiles de Hormozgân, ainsi que le bourg de Hadji Abâd, situé au nord, ou encore Gâvbandi et Bastak, où sont principalement cultivés l'orge et le blé. Outre les céréales, les principaux produits cultivés dans cette province sont la pomme de terre, l'oignon, le citron, le pamplemousse, la grenade, la figue, le raisin, l'amande, la banane, la mangue, une variété d'olive locale et bien sûr les dattes, dont la production culmine à plus de 100 000 kg par an. Hormozgân assure 0,6% de la production agricole iranienne.

L'élevage occupe une place importance dans la province, notamment du fait de la migration hivernale des tribus nomades des provinces avoisinantes, qui recherchent des pâturages pour leur bétail. Chaque année, environ 700 à 800 000 têtes migrent ainsi des provinces avoisinantes pour paître sur les plaines du Hormozgân durant l'hiver. Au niveau local cependant, l'élevage est peu important et consiste essentiellement en celui de dromadaires, de bovins et d'une race de chèvre nommée Tâli.

La pêche est l'une des activités les plus anciennes et les plus ancrées de la province. Qu'elle soit réalisée selon des méthodes traditionnelles ou modernes, elle se fait essentiellement en automne et en hiver et dure jusqu'au milieu du printemps. La variété et le volume des poissons pêchés varient selon les mois et les saisons. Les principaux lieux de pêche qui ont permis à cette province de devenir un centre de l'industrie iranienne de la pêche sont la mer d'Oman et le golfe Persique. Ce dernier compte parmi les fonds marins les plus riches du monde



▲ *Vue de l'île d'Abou Moussâ*



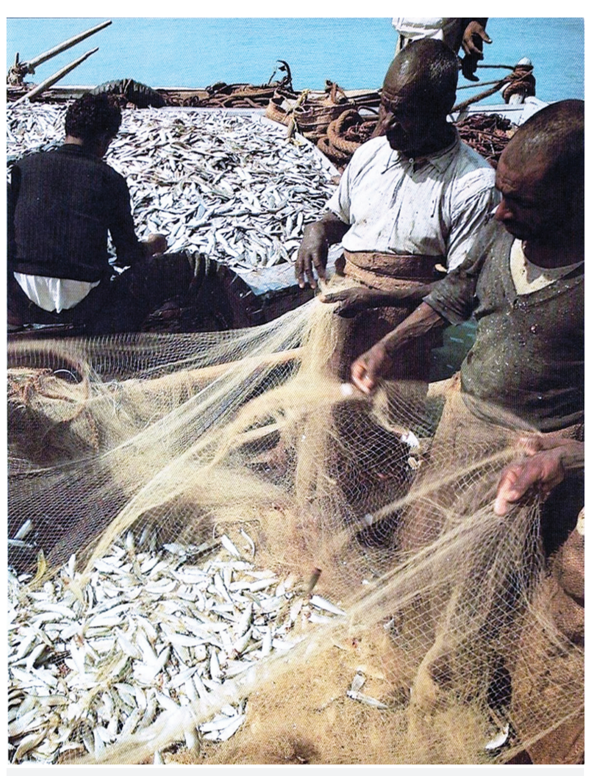
▲ *Melons de Bandar-e Khamir (Port de Khamir)*



▲ *Récolte de pastèques à Minâb, province de Hormozgân*



▲ *Une vendeuse dans le bazar de Bandar Abbâs avec son masque caractéristique de la région*



▲ *Pêche à Bandar-e Kong (Port de Kong), province de Hormozgân*

en termes d'abondance et de la variété de sa faune marine: des études ayant été récemment menées à ce sujet ont permis d'identifier près de 340 différentes espèces de poissons. Cette richesse repose également sur le fait que son exploitation industrielle demeure récente.

Les principaux lieux de pêche qui ont permis à cette province de devenir un centre de l'industrie iranienne de la pêche sont la mer d'Oman et le golfe Persique. Ce dernier compte parmi les fonds marins les plus riches du monde en termes d'abondance et de la variété de sa faune marine.

La pêche à la crevette est aussi un secteur qui a connu un essor extraordinaire au cours de ces dernières années dans la province. Elle se fait en été, principalement près des récifs coralliens et des sols marginaux des îles du golfe Persique, qui sont les habitats naturels des crevettes. Lorsqu'arrive la saison, la plupart des pêcheurs de cette région se consacrent à sa pêche. Ces crevettes sont pour une bonne part vendues à la criée principalement à Bandar Abbâs, mais sont également transportées dans d'autres villes du pays, malgré le manque persistant de matériel convenable pour le stockage et le transport. Une industrie de la conserverie basée essentiellement sur le thon et la sardine a aussi été développée dans la province.

Hormozgân a également un sous-sol riche et abrite de nombreuses mines, des gisements de pétrole comme Siri, Resâlat et Salmân, et de gaz comme Gavarzin et Salakh. Ses mines sont essentiellement de chromite, de terre rouge, de sel, de souffre et de fer. Aujourd'hui, la province de Hormozgân doit l'essentiel de son essor et de sa croissance industrielle à la découverte de nouvelles mines de sable, de pierres, de sel et de pierres décoratives. ■



▲ *Quelques îles iraniennes du Golfe persique proches du détroit d'Ormuz: Tonb-e Bozorg (Grand Tonb), Tonb-e Koutchak (Petit Tonb), Abou Moussâ, Qeshm*



▲ *Construction artisanale de bateau, golfe Persique*

Voyage dans les mers du Sud

Mireille Ferreira



▲ *Laft, village traditionnel du nord de l'île de Qeshm*

Un séjour hivernal dans le Hormozgân assure au voyageur venant de Téhéran un dépaysement total, et pas uniquement en raison de la douceur de son climat. De tous temps lieu de passage de nombreux commerçants, navigateurs, conquérants, aventuriers et esclaves de toutes origines, cette région du golfe Persique affiche une grande diversité ethnique, encore remarquable de nos jours.

Cette diversité s'observe également dans les pratiques religieuses. Alors que les mosquées chiites du reste de l'Iran lancent deux minarets vers les cieux, ou même quatre pour les plus vastes, ici le minaret unique des nombreuses mosquées sunnites révèle la religion majoritaire, venue des pays arabes bordant le golfe Persique.

Bandar Abbâs

C'est le plus grand port de commerce d'Iran. Ici, pas de porte-conteneurs géants, encore moins de bateaux de croisière luxueux. Le transbordement se fait depuis Dubaï, le grand port régional, à partir de petites embarcations venues livrer leurs marchandises en Iran. Les navires de croisière se limitent aux boutres traditionnels en bois - appelés *dhow* en persan - aux ferries, ou encore aux petits bateaux rapides à moteur, les *otobous*, qui transportent les passagers vers les îles du golfe ou vers la péninsule arabique.

Ce jour est Ashourâ en Iran. La minorité chiite de la ville parvient à organiser une procession, bien discrète, comparée à celles, grandioses, des grandes villes de l'Iran central. En ces jours de célébration religieuse, l'imposante promenade du bord de mer se remplit, en soirée, d'une foule tranquille, venue bavarder avec voisins ou amis, fumer la pipe à eau - *gheliân* en persan - ou assister à un *ta'zieh*, mettant en scène le martyre de l'Imâm Hossein. Nous bavardons avec un jeune Iranien exilé à Bruxelles

pour le travail et revenu quelques jours rendre visite à sa famille et à sa jeune épousée restée au pays. Comme partout ailleurs, ici aussi l'exil économique est dur à vivre.

Le bazar, qui s'étend sur deux kilomètres le long du bord de mer, écoule une quantité massive de matériel électrique, électronique, informatique, de vêtements, de chaussures, fabriqués en Chine, en Thaïlande, au Sri Lanka, en Corée. Toutes ces denrées arrivent ici via Dubaï, grossiste et plaque tournante du commerce légal mais aussi de la contrebande du golfe Persique, difficile, voire impossible à éradiquer malgré la vigileance des autorités locales. Les négociants de toutes provenances fournissent aussi bien l'Iran que le sud Caucase, l'Asie Centrale, la Turquie, la Russie.


▲ *Bazar de Bandar Abbâs*

Minâb

Ce village, situé à deux heures de route à l'est de Bandar Abbâs, a une curiosité rare, son marché du jeudi. On y vend animaux, fruits, légumes, poissons, vêtements. La vedette ici n'est pas vraiment la marchandise, mais les marchandes qui portent un masque caractéristique de la région. Seules les femmes mariées le portent, pour se protéger des attaques du soleil, nous dit-on. Malgré ce masque qui les rend tout à fait impossible à identifer, nous devons vaincre leur modestie afin de les photographier.


▲ *Marché à Minâb*



▲ *Pêcheurs de l'île d'Hormoz*

L'île d'Hormoz

A la jetée de Bandar Abbâs, nous embarquons sur le petit *landj* à moteur que nous avons loué à deux jeunes garçons qui en forment l'équipage. (Petite parenthèse linguistique: *jetée* se dit *eskeleh* en persan, ce qui a été traduit par *escale* en français).

Après une traversée de 30 minutes, nous débarquons sur l'île d'Hormoz, un peu groggy par la vitesse et les cahots, près des vestiges d'une forteresse portugaise, achevée en 1515 par l'amiral Afonso de Albuquerque, qui entendait s'assurer le contrôle du déjà très convoité détroit d'Hormoz, verrou du golfe. Les Portugais restèrent 115 ans sur cette île, jusqu'à ce que Shâh Abbâs Ier Safavide les y en déloge, en 1622, avec l'aide des Anglais, ses alliés, à qui le Shâh avait permis d'installer, près de là, la Compagnie anglaise des Indes Orientales. Entretemps, les Portugais y avaient établi la plus grande puissance maritime du golfe Persique en créant un réseau de comptoirs. Depuis Hormoz, ils contrôlaient le commerce avec l'Inde, l'Extrême Orient, le sultanat d'Oman et tous les ports du golfe.

Cette puissance commerciale passée, Hormoz n'est plus aujourd'hui qu'une île de pêcheurs, dont les gamins nous assaillent gentiment dès notre arrivée pour nous vendre quelques coquillages, de toute beauté par ailleurs. Un seul pauvre village, Hormoz, abrite ces pécheurs, de religion sunnite pour la plupart.

Nous faisons le tour de l'île en bateau, les côtes sont splendides et visitées par les flamants roses et les goélands. Nous nous arrêtons sur une plage déserte de sable fin pour une baignade. Le bain sera de courte durée, les mariées de la mer — le joli nom persan des méduses (*arous-e dariâ'i*) — s'étant également invitées à la noce.

Sur le chemin du retour vers Bandar Abbâs, la police des mers - très vigilante en raison des nombreux trafics de marchandises illicites qui prospèrent sur cette partie du golfe, drogue et alcool en particulier - nous accoste et demande à notre guide des détails sur notre identité. Apparemment satisfaite des réponses du guide, la patrouille nous laisse tranquillement continuer notre route.

L'île de Qeshm

Le lendemain, un gros *katchi* de bois nous emporte depuis Bandar Abbâs, en compagnie de voyageurs locaux, pour une heure trente de traversée, escortée par les mouettes. Nous croisons tout ce qui flotte sur le golfe, y compris un tanker iranien. Une touriste iranienne a l'imprudence de filmer le port militaire et se fait aussitôt rabrouer par le capitaine du bateau. On ne plaisante pas dans ces régions sensibles avec le secret défense.

Nous nous installons dans le modeste hôtel Talâyi, situé au sud de l'île, loin de toute habitation. Sa plage est une des plus belles qui soit – sable fin, eau transparente. C'est un plaisir de marcher dans cette eau limpide, prudemment précédés d'un bâton pour chasser les raies, armées de leur redoutable dard, qui pourraient avoir la mauvaise idée de se laisser marcher dessus, cachées dans le sable.

> Le bazar, qui s'étend sur deux kilomètres le long du bord de mer, écoule une quantité massive de matériel électrique, électronique, informatique, de vêtements, de chaussures, fabriqués en Chine, en Thaïlande, au Sri Lanka, en Corée.

Nous partons dans l'après-midi visiter Laft, village traditionnel du nord de l'île, aux maisons aérées par des tours du vent comme celles des villes des déserts



▲ *Un parc côtier à Bandar Abbâss*



▲ *Laft*

iraniens. En route, nous visitons la Vallée des Etoiles (*darreh-ye setâreh-hâ*), faite de roches calcaires aux formes folles, façonnées par le vent et les pluies. Toute l'île est couverte de ces reliefs étonnants, qui font l'originalité du paysage.

Après une nuit bercée par le bruit des vagues, nous partons pour une visite plus complète de l'île. Après avoir traversé des paysages éblouissants, nous arrivons sur la célèbre mangrove de Qeshm, *djangal-e harrâ* en persan. Nous prenons une petite barque à moteur sur les chenaux la parcourant, en admirant au passage les nombreux oiseaux des marais: sternes, pélicans, flamants, hérons, et beaucoup d'autres que nous ne savons identifier. Les îliens racontent qu'au moment des grandes migrations de printemps et d'automne, les oiseaux sont si nombreux qu'ils forment de véritables buissons. De nombreux spécimens de l'arbre remarquable de la mangrove, le *harrâ* - qui a donné son nom à ce parc aquatique de 20 km2 - et nommé *Avicennia marina* par les biologistes - plongent leurs racines dans l'eau salée, absorbant l'eau en en rejetant le sel.

Avant de quitter la mangrove, nous achetons un petit flacon d'huile de foie de requin dont les vertus, nous assure le vendeur, permettent de traiter les problèmes d'os et de cartilage.

Nous rentrons par les pistes de l'ouest de l'île. Cette zone très peu habitée n'est pas équipée de routes. Les pluies violentes du début de semaine ont détruit quelques ponts et nous devons parfois faire demi-tour pour atteindre une autre piste ou descendre de l'auto pour permettre au chauffeur de négocier un passage délicat.

En longeant la mer, nous croisons un cimetière anglais perdu au milieu de nulle part. Les pauvres bougres inhumés ici furent tués au cours d'une bataille contre les Portugais, il y a bien longtemps. Le chemin du retour nous réserve encore quelques belles surprises, dont des

cavernes de sel, autrefois exploitées par les îliens.

Les boutres du golfe Persique

Ces magnifiques navires de commerce en bois, dont les plus grands peuvent atteindre de dix à trente mètres de long, font du cabotage dans les eaux du golfe Persique, de Madagascar au golfe du Bengale, avec, à leur bord, des équipages de quatre à six marins. Autrefois, ces bateaux étaient pourvus de voiles latines, depuis longtemps remplacées par de gros moteurs diesel bruyants. Ces boutres viennent décharger, dans tous les ports du golfe Persique, des tonnes de marchandises diverses (matériel Hi-fi, électroménager, fourrage, denrées alimentaires, animaux vivants, etc.) extraites pour la plupart des porte-conteneurs géants du port de Dubaï, situé sur la rive sud du golfe.

La visite des chantiers navals de l'île de Qeshm offre le fascinant spectacle des différents stades de fabrication des boutres, partant des gigantesques troncs de bois rouge débités sur place, pour aboutir, une fois assemblés, aux bâtiments prêts à prendre le large, équipés de tous les éléments de sécurité et de confort modernes. Les techniques de construction, tout en restant traditionnelles, ne négligent pas l'usage d'outils électriques et de bonnes vis de laiton inoxydables pour les fixations. L'ensemble, d'une grande beauté, semble d'une robustesse à toute épreuve. Spectacle magique, agrémenté de l'odeur de bois qui flotte entre les cales... ■

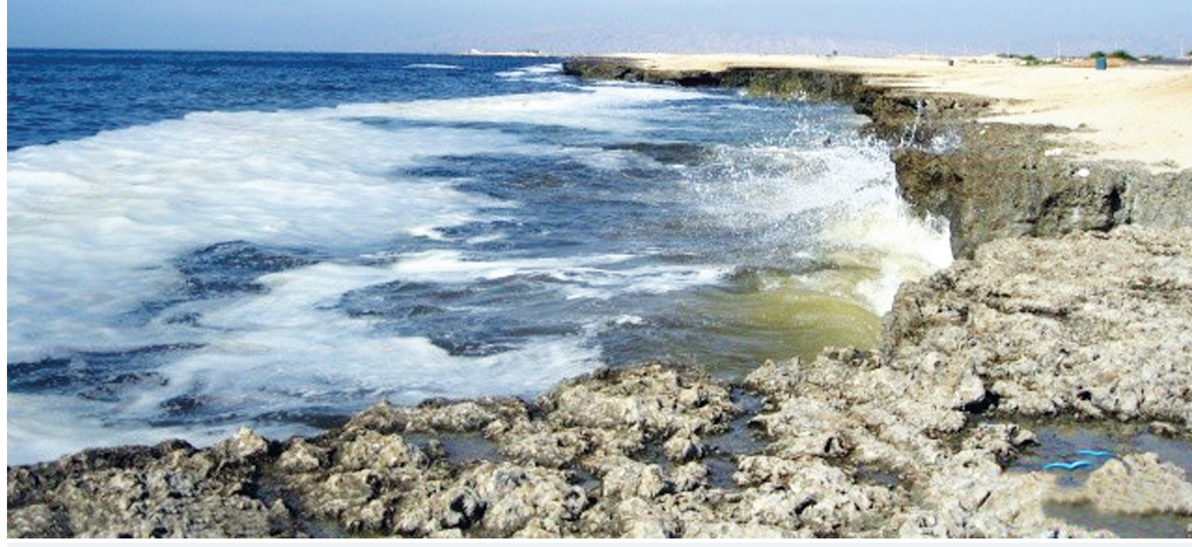
Après avoir traversé des paysages éblouissants, nous arrivons sur la célèbre mangrove de Qeshm, *djangal-e harrâ* en persan. Nous prenons une petite barque à moteur sur les chenaux la parcourant, en admirant au passage les nombreux oiseaux des marais: sternes, pélicans, flamands, hérons, et beaucoup d'autres que nous ne savons identifier.



▲ *Dauphins près de l'île de Hengâm, à Qeshm dans le Hormozgân*

Les attractions touristiques de la province de Hormozgân

Hamideh Haghighatmanesh



▲ *La côte corallienne de Kish*

Au sud de l'Iran, la province de Hormozgân et ses îles du golfe Persique accueillent toute l'année un grand nombre de touristes, grâce à leurs nombreuses attractions naturelles et historiques. L'histoire de cette région et celle de la vie de son peuple du littoral du golfe Persique remontent à la période antique où elle s'est vue accorder une place importante durant le règne des Achéménides, la capitale de ces derniers étant assez proche de la région. Dès l'ère achéménide, puis durant le règne sassanide, le commerce maritime fleurit dans la région et les ports du golfe Persique servent d'escale à des navires faisant parfois le trajet jusqu'en Chine ou à Ceylan.

Les nombreux monuments historiques de la province de Hormozgân, datant de diverses périodes antiques ou islamiques, reflètent son ancienneté et la prospérité de sa civilisation tout au long de l'histoire. Bien que la majorité de ces monuments date des ères safavide et post-safavide et que la plupart des richesses archéologiques aient été ravagées par les éléments naturels ou les invasions, il reste encore de beaux bâtiments très anciens, tels que la citadelle Fin datant du règne d'Ardeshir Bâbakân, ou les forteresses mèdes de la ville historique de Khorbas sur l'île de Gheshm.

Les Portugais ont été les premiers Européens à envoyer leurs navires de guerre dans le golfe Persique en 1498. L'année suivante, ils avaient envahi les îles de Hormoz (Ormuz) et de Kish qu'ils ont gouverné à partir de Bandar Abbâs durant plus d'un siècle, jusqu'à la libération de cette région par le Safavide Shâh Abbâs qui mit fin à leur domination de 117 ans. Aujourd'hui, des vestiges de cette présence sont toujours à voir sur quelques îles de cette province.

Bandar Abbâs, ville portuaire proche du détroit d'Ormuz, est la capitale de la province de Hormozgân,

ainsi que le plus grand port de l'Iran. Cette ville est séparée de l'île de Gheshm par les forêts de mangrove de la région, appelées *harrâ*. Les monuments historiques les plus connus de cette ville sont l'Emârat-e Kolâh Farangi, la mosquée Gele-dâri, le hammâm Gele-dâri, le temple des Hindous, la mosquée Nâsseri, les réservoirs d'eau de la période safavide Berkeh-hâye Bârân et le pont Lâtidân.

Bandar Lengeh, l'un des ports commerciaux les plus importants de l'ère achéménide, qui a parfois retrouvé son importance d'antan durant ces derniers siècles, est aujourd'hui un port touristique réputé pour ses superbes étangs, ainsi que ses monuments historiques, notamment les mosquées historiques de Khodâdâd et Soltân-ol-olamâ, la résidence Fekri ou la citadelle achéménide de Lashtân au nord-ouest du port Kang, qui a servi de base aux Portugais durant leur occupation au XVIe siècle.

Citons également la petite ville de Fin, à 95 km au sud-ouest de Bandar Abbâs, pour la richesse de ses atouts naturels et historiques, notamment ses cascades, ses palmeraies, ses moulins, sa citadelle et son vieux hammâm.

D'autres villes de la province comme Bandar Kang et sa forteresse portugaise; Bastak et son histoire et culture particulièrement riches, aux monuments historiques nombreux, tels que ses mosquées, son bazar, son hammâm et son vieux caravansérail, ainsi que son mausolée Do-gonbadân; Minâb et sa rivière, ses cultures de mangue et sa citadelle Hezâreh; Hâdjiâbâd avec ses cascades et sa citadelle; Jâsk avec sa côte, ses forêts de mangrove, ses grottes et sa source d'eau chaude Pourâf font de cette région une importante destination touristique en Iran.



▲ *Le bateau grec, Kish*

Parmi les quatorze îles dépendantes de la province de Hormozgân, Gheshm, Kish, Hormoz et Hengâm sont les lieux touristiques les plus visités.

Gheshm, situé dans le détroit de Hormoz (d'Ormuz), à une vingtaine de kilomètres de Bandar Abbâs, est la plus grande île du golfe Persique, au climat sec et chaud. Elle possède la plus grande grotte saline naturelle du monde. Les phénomènes géologiques de l'île



▲ *La forteresse portugaise, Hormoz*



▲ *Grand tapis de sable, île de Hormoz*



▲ *La mangrove de Harrâ*



▲ *Les dauphins, île de Hengâm*

de Gheshm, comprenant ses grottes de sel et ses sources de soufre, ainsi que ses belles vallées, ses 25 kilomètres de côtes vierges de construction, son environnement naturel riche et varié, en plus de la variété de sa faune et de sa flore ont poussé les autorités, avec la collaboration de l'UNESCO, à transformer 1500 km^2 de cette île en géoparc et en zone marine protégée.

Les belles grottes salées du sud de l'île de Gheshm sont remarquables par leur ouverture arquée et la luminosité inattendue de l'intérieur, où les rayons du soleil pénètrent jusqu'à une profondeur de 20 mètres. Les murs de ces grottes sont recouverts de sel et de couches de divers minéraux. A l'intérieur, les cristaux de sel forment des colonnes aux formes géométriques caractéristiques. D'après de récentes études médicales, l'inhalation de l'air de ces grottes pourrait avoir un effet positif dans le traitement de certaines maladies respiratoires comme l'asthme.

La forteresse portugaise, la citadelle Nâderi, les mosquées historiques, le mausolée de Seyyed Mozaffar et de Bibi Maryam, de nombreux étangs et lacs, les dômes de sel, les grottes de Khorbas, les plages où viennent pondre les tortues de mer, notamment près du village de Shib-Derâz, la zone naturelle protégée de Geno et les forêts de mangrove *harrâ* sont des attraits touristiques d'importance pour la belle île de Gheshm.

Zone franche économique depuis 1989, cette île fait l'objet d'un plan de développement, incluant entre autres projets l'aménagement d'un aéroport international.

L'île de Kish, autre zone franche de la région, située à environ 300 kilomètres du port de Bandar Abbâs, est l'un des hauts lieux du tourisme du sud de l'Iran et même de tout le golfe Persique. Elle dispose de nombreux centres

commerciaux, boutiques, attractions touristiques et hôtels de tourisme. La beauté des plages et des côtes de cette île corallienne offre notamment l'occasion d'observer de superbes levers et couchers de soleil.

Les palmeraies, les places, les quais et parcs côtiers bien aménagés, le Parc des Oiseaux, l'Aquarium de l'est à l'architecture inhabituelle, où vivent des espèces marines des eaux chaudes, les centres de perliculture, le bateau grec, les complexes de loisirs du Quai récréatif et de l'Arbre vert (*Derakht-e Sabz*), ainsi que les grands hôtels, les bazars traditionnels et les centres commerciaux modernes font partie des attraits touristiques de l'île de Kish. Il faut également citer l'architecture traditionnelle de l'île, qui côtoie aujourd'hui l'architecture moderne des nouvelles constructions.

Hormoz, avec ses belles côtes, est l'autre île touristique de la province, connue grâce à son dôme de sel. La forteresse portugaise est également à voir. Ce qui distingue Hormoz des autres îles de la province est sa terre colorée. Cette particularité, qui a été exploitée par des artistes pour la création de beaux tapis de sablon, contribue également à la popularité de cette île auprès des touristes.

L'île de Hengâm, elle, est à visiter pour ses dauphins, ses tortues, ses gazelles, son parc d'élevage de crocodiles, ses montagnes, ses terres rouges et ses belles côtes coralliennes, rocheuses ou sablonneuses.

Les attractions naturelles et géo-touristiques de la province

Les nombreuses attractions naturelles



▲ *Zone naturelle protégée de Geno*

Ce qui distingue Hormoz des autres îles de la province est sa terre colorée. Cette particularité, qui a été exploitée par des artistes pour la création de beaux tapis de sablon, contribue également à la popularité de cette île auprès des touristes.

de Hormozgân déploient véritablement une nature vierge et exceptionnelle sous les yeux des visiteurs généralement conquis par la beauté merveilleuse de



▲ *La source d'eau chaude de Geno*



▲ *La grotte de sel de Gheshm*

cette région chaude du sud de l'Iran.

La forêt de mangrove de Harrâ: La mangrove de Harrâ, qui occupe une superficie d'environ 20 km^2, s'étend entre l'île de Gheshm et le littoral iranien du golfe Persique. Cette forêt maritime est essentiellement composée d'un arbre local, le *harrâ,* mesurant de 3 à 6 mètres de hauteur, qui se nourrit d'eau de mer. Au gré des marées, les arbres sont plus ou moins enfoncés dans l'eau. Le site est également intéressant en ce qu'il est l'habitat d'une centaine d'espèces d'oiseaux, de reptiles et de poissons. On peut y admirer des flamants, des pélicans, des aigles, des tortues et des serpents aquatiques.



▲ *La vallée des étoiles, Gheshm*

La rareté et la diversité des espèces animales de cette mangrove, notamment les espèces de reptiles y vivant, a fait d'une partie de l'île une réserve de biosphère protégée de l'UNESCO.

La réserve protégée de Geno: Située au nord de Bandar Abbâs, Geno est une aire naturelle protégée, un parc national et une autre réserve de la biosphère protégée par l'UNESCO. Cette zone est constituée d'un corps montagneux situé au milieu d'une grande étendue de plaines et de collines. La variété de la faune et de la flore, notamment l'existence de diverses espèces d'oiseaux endémiques et migrateurs, ainsi que divers mammifères, à côté de plus de 360 espèces de plantes, contribue à faire de cette région un pôle de géotourisme.

La montagne Geno, en plein milieu de cette réserve et située à 29 km au nord-ouest de Bandar Abbâs, culmine à 2347 mètres. De ce fait, ses températures assez modérées pour cette région chaude contribuent à la variété de l'écosystème de cette zone.

La source d'eau chaude de Geno à 34

km au nord-est de Bandar Abbâs et située dans une vallée entourée au nord et au sud par la montagne Geno et les hauteurs calcaires de la région, offre quant à elle ses propriétés curatives aux visiteurs et la beauté de ses paysages variés.

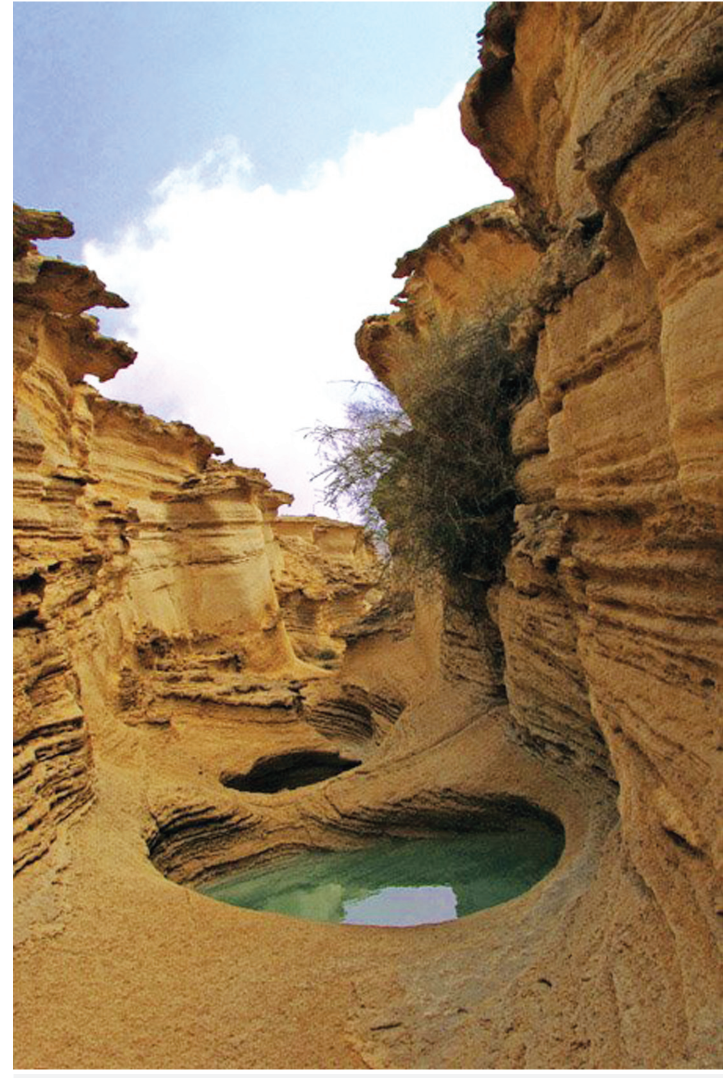
Les sources thermales: Plusieurs sources thermales parsèment la région et attirent les visiteurs. En sus de la source thermale de Geno, on peut également citer les sources de Khamir, Hâdji-Abâd, Khorgu, Niân, Fâriâb, Chârk, Khas, Dah-Sheikh, etc.

La Grotte de sel de Gheshm: La plus grande grotte de sel au monde avec plus de 6000 m de longueur, située à Gheshm, est l'une des plus importantes attractions éco-touristiques de cette île. Une rivière souterraine salée parcourt la grotte depuis la surface jusqu'à 160 mètres de profondeur.

La Vallée des étoiles: La Vallée des étoiles fait également l'objet de visites régulières. Cette vallée du Géoparc de Gheshm est à voir de nuit, et son nom vient du spectacle qu'elle présente du ciel, car le ciel et les étoiles y semblent être très près de la terre. Des cônes pointus et des colonnes issues de l'érosion constituent également des paysages uniques.

Le défilé de Tchâh-Kouh (Montagne du Puits): Le défilé de Tchâh-Kouh, également situé dans le Géoparc de Gheshm, est une exposition naturelle à ciel ouvert de l'érosion des pierres sédimentaires. Les formes et figures extraordinaires creusées par les éléments sur les murs de cette gorge étroite valent le détour. Les crevasses engendrées par le vent et par les pluies torrentielles s'étant creusées au cours de millions d'années, la gorge ressemble maintenant à une galerie étroite. Les cours d'eau qui apparaissent durant la saison des pluies ajoutent à la beauté fantasmagorique du site.

Les grottes de Khorbas: Les grottes de Khorbas, très anciennes manifestations géologiques, étaient autrefois habitées. Ces grottes où existent encore des vestiges de la vie troglodyte sont liées entre elles par des passages intérieurs. Aujourd'hui, elles sont l'habitat d'une espèce de chauve-souris et fournissent notamment



▲ *Le défilé de Tchâh-Kouh (Montagne du Puits), Gheshm*



▲ *Les grottes de Khorbas*

les aigles qui vivent sur la petite montagne de Khorbas.

Le Parc des dauphins: Avec une étendue d'environ 100 hectares, le Parc des dauphins, au sud-est de Kish, est un complexe récréatif où sont gardées diverses espèces d'animaux marins tels que dauphins, phoques, etc. Les spectacles de dauphins de ce parc sont uniques en Iran.

Le Jardin des oiseaux: Dans le complexe du Parc des dauphins se trouve le Jardin des oiseaux de Kish où vivent 57 espèces d'oiseaux, notamment des pélicans, des cygnes, des autruches, des cigognes, des perroquets et des pingouins.



▲ *Le jardin des oiseaux, Kish*

Les sites et monuments historiques de la province

Les attraits de cette province ne se limitent pas aux beautés naturelles. L'histoire ancienne de Hormozgân a également vu la création d'œuvres architecturales nombreuses dont certaines sont encore debout, accueillant aujourd'hui les visiteurs.

Le mausolée de Seyyed Mozaffar: La mosquée de Seyyed Mozaffar côtoie le mausolée du même nom où gît l'un des descendants du septième Imâm des

chiites, l'Imâm Moussâ Kâzem. Dotée de quatre minarets, l'ensemble est entièrement carrelé.

La ville aquatique souterraine de Kish: Le réseau souterrain de canaux ou Kâriz de Kish, vieux de plus de deux millénaires et jusqu'à assez récemment source de l'eau potable de l'île grâce au filtrage naturel de l'eau par les murs de corail, est l'un des sites archéologiques les mieux conservés d'Iran. L'air frais, l'eau claire et le plafond de corail agrémenté de pierres anciennes ajoutent au charme de cette ville souterraine aujourd'hui aménagée pour faciliter la visite des touristes.

La ville historique de Harireh: La ville historique Harireh, située au nord de Kish et couvrant une étendue de 120 hectares, atteste de l'ancienneté de cette région. Selon les recherches archéologiques, c'était une ville comprenant un complexe côtier, des maisons cossues, des hammâms, des mosquées et des canaux souterrains.

Les fortifications portugaises: Les fortifications portugaises comptent également parmi les attractions historiques de cette province. Ces fortifications militaires, parfois élaborées en forteresses et parfois construites sur des vestiges d'anciennes citadelles, datent généralement de la première décennie du XVIe siècle. On peut les visiter sur les îles de Gheshm, Kang et Hormoz. La forteresse portugaise de Gheshm, dotée de quatre tours et de remparts impressionnants où l'on installait les canons et les catapultes, servait plutôt d'armurerie de réserve et venait en aide aux autres postes en cas de besoin. En 2008, un tunnel creusé par les Portugais reliant la forteresse aux grottes de



▲ *Mosquée et mausolée de Seyyed Mozaffar, photo de Mehdi Mazyaki*



▲ *Le Parc des dauphins de Kish*



▲ *Le pont Lâtidân à Bandar Abbâs*

Khorbas au sud de Gheshm a été découvert.



▲ *La ville historique Harireh, Kish*



▲ *La citadelle Hezâreh ou Bibi Minou, Minâb*



▲ *Caravansérail de Bastak*

Le pont Lâtidân: L'un des sites historiques les plus impressionnants de cette province est le pont Lâtidân à Bandar Abbâs. Enterré pendant des siècles, il a réapparu grâce à une inondation en 1993. Avec une longueur de plus de 1000 m, il est l'un des plus longs ponts historiques de l'Iran. Remontant à l'ère safavide, il a été construit sur ordre direct de Shâh Abbâs Ier qui s'en est servi lors de la libération des zones occupées par les Portugais. Après l'expédition militaire, le pont a ensuite facilité le passage des caravanes de marchandises.

Le complexe des réservoirs d'eau de Berkeh-hâye Bârân: A Hormozgân, le réservoir d'eau est traditionnellement nommé *berkeh* (étang). L'ensemble de Berkeh-hâye Bârân à Bandar Abbâs comprend cinq réserves d'eau ou *berkeh* à la belle architecture traditionnelle, notamment visible sur les dômes et les quatre voies de transfert d'eau. Datant de l'époque safavide, ces réservoirs bâtis de façon à emmagasiner l'eau de pluie fournissaient autrefois la ville en eau douce.

Emârat-e Kolâh Farangi: Le bâtiment Emârat-e Kolâh Farangi était le siège de la douane historique de Bandar Abbâs et d'une maison de commerce datant de l'ère safavide. Construit par les Hollandais au XVIe siècle et de type architectural européen, ce grand bâtiment fortifié comprenait notamment seize tours et trois portails.

Citadelle Hezâreh ou Bibi Minou: La citadelle Hezâreh est le seul monument historique d'importance de la ville de Minâb. D'après le folklore régional, cette citadelle était habitée par deux sœurs, Bibi Minou et Bibi Nâzanin, fondatrices de la ville de Minâb. Cette citadelle,

aujourd'hui assez abîmée, a pourtant servi de centre administratif jusqu'à la fin du XIXe siècle.

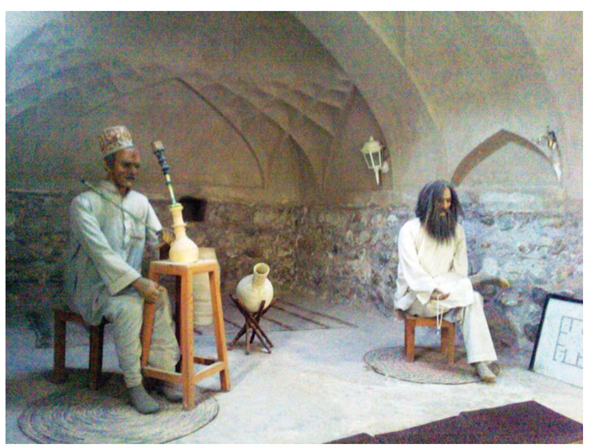
La citadelle de Fin: La citadelle de Fin, datant de la dynastie ilkhanide et marquée par l'architecture militaire ilkhânide, est le plus important monument historique de cette ville. Elle a malheureusement été frappée par un séisme en 2007.

Le caravansérail de Bastak: Ce caravansérail est situé dans la ville du même nom à l'ouest de Hormozgân, sur l'ancienne route de commerce liant Bandar Lengeh à Bandar Abbâs. Il date de l'époque qâdjâre (XVIIIe-XIXe siècle).

La mosquée Gele-dâri: Cette ancienne mosquée de Bandar Abbâs comprend une grande et belle cour intérieure, un minaret au style unique et un grand *shabestân* aux 36 colonnes ornées du stuc.

*Le bain traditionnel (*hammâm) *Gele-dâri:* L'ancien hammâm Gele-dâri, bâtiment rectangulaire dont le toit comprend cinq petits et cinq grands dômes ainsi qu'une dizaine d'ouvertures d'aération, est aujourd'hui devenu le musée d'anthropologie de Bandar Abbâs.

La résidence Fekri: La résidence Fekri, à Bandar Lengeh, constitue un bel exemple de l'architecture qâdjâre dans la région. Architecturalement plutôt originale, cette résidence, comprenant deux cours autour desquelles des chambres ont été construites, est à visiter entre autres pour les décorations en stuc et des bas et hauts-reliefs qui l'ornent. ■



▲ *Hammâm Gele-dâri de Bandar Abbâs*



▲ *La citadelle de Fin*



▲ *Le complexe des réservoirs d'eau de Berkeh-hâye Bârân*



▲ *La résidence Fekri*

Aperçu sur la culture et les coutumes de la province de Hormozgân

Mahsâ Hâshemi Tâheri

D'après les sources historiques, le golfe Persique est appelé ainsi depuis l'installation définitive des Perses dans la région au IIe millénaire av. J.-C. Depuis lors, c'est sous ce nom que l'étroite mer est connue. Le nom du port de Hormoz situé sur la côte du golfe Persique vient de son fondateur, le roi sassanide Hormoz, qui a également donné son nom au détroit qui sépare le golfe Persique de la mer d'Oman. Les noms *Hormozd* ou *Ormozd* signifient «Dieu unique» ou «Maître savant», et Hormozgân signifie littéralement «territoire de Hormoz». En 1976, sur la proposition du ministère de l'Intérieur, ce nom local a été officiellement choisi pour désigner cette province côtière qui comprend les ports, les îles du golfe Persique et le littoral de la mer d'Oman. Le port de Bandar Abbâs, jusqu'alors de taille assez réduite, a été agrandi en 1644 sur ordre de Shâh Abbâs le Safavide. Cette région historiquement ancienne possède une culture et des coutumes propres dont nous allons donner un aperçu dans cet article.

Ceux qui ont visité la province de Hormozgân savent bien que la première caractéristique de ses habitants est leur hospitalité. Cette générosité trouve peut-être ses racines dans la situation du golfe Persique, qui fut au cours de l'histoire un véritable carrefour commercial et culturel, et un lieu de rencontre entre des peuples de différentes tribus et des marins venus de tous les continents. En déambulant dans les rues des villes de cette province, on peut ainsi croiser des hommes avec des vêtements arabes - de longues djellabas blanches - ainsi que des femmes aux vêtements noirs et aux pantalons bouffants propres à la région, ainsi qu'avec des masques-voilettes de cuir décoré qui leur recouvrent le haut du visage. 97 % des habitants de Hormoz parlent le persan ou des dialectes issus du persan, et une minorité s'exprime dans des dialectes arabes ou indiens.

Les fêtes et les coutumes festives dans le Hormozgân

Les fêtes et les cérémonies traditionnelles sont très prisées par les habitants de cette région, qui les préparent avec minutie, en suivant des traditions locales particulières et propres à la province. La fête islamique du Sacrifice (*eyd-e ghorbân*) offre par exemple aux habitants l'occasion de perpétuer des traditions propres à leur région. Parmi elles, figure la visite aux défunts le matin de la fête, suivie d'une grande ablution rituelle et de rassemblements à la mosquée. Cette fête est aussi l'occasion pour des amis brouillés de se réconcilier. Dans cette région, la fête du Sacrifice dure trois jours, durant lesquels les familles se rendent visite. La fête de la fin du mois de Ramadan et celle de la naissance du Douzième Imâm des chiites est également l'occasion de commémorations joyeuses et bon enfant.

Les noces: Dans cette région de l'Iran, les noces sont organisées selon des cérémonies propres à la province de Hormozgân. Cette cérémonie commence avec la «demande en mariage» (*khâstegâri*), traditionnellement faite par la mère du futur marié. Pour ce faire, la mère, la ou les sœurs de l'homme, accompagnées de quelques autres femmes mariées de la famille rendent une visite officielle de demande en mariage à la famille de la jeune femme. En cas d'acceptation de la demande, la seconde famille répond, en prenant son temps, et de nouvelles

rencontres sont organisées. Sinon, un prétexte quelconque suffit pour refuser la demande. Si les deux parties s'accordent, la mère du gendre invite d'autres femmes chez elle. Elles achètent un collier ou une médaille en or, une alliance, des vêtements, des fruits et des gâteaux, et rassemblent une certaine somme d'argent, puis vont rendre visite en groupe à la mère de la future mariée pour lui offrir ces cadeaux.

Les frais des trois jours que durent les noces, ainsi que ceux des vêtements sont à la charge du marié. En ce qui concerne le douaire, le père de la fille le reçoit en liquide, et le nombre exact de pièces d'or le composant est enregistré dans l'acte de mariage. Le douaire d'une mariée est généralement plus élevé à la campagne qu'en ville. Le douaire de la fille d'une famille riche est également très élevé. Si les deux familles se connaissent déjà ou vivent dans le même quartier, la somme du douaire sera moins élevée.

Quelques cérémonies locales du Hormozgân

Le littoral nord du golfe Persique est historiquement marqué par la difficulté d'accès aux régions septentrionales du fait de l'existence de chaînes montagneuses. La proximité de la mer et la séparation géographique générée par le relief ont occasionné au fil du temps

Ceux qui ont visité la province de Hormozgân savent bien que la première caractéristique de ses habitants est leur hospitalité. Cette générosité trouve peut-être ses racines dans la situation du golfe Persique, qui fut au cours de l'histoire un véritable carrefour commercial et culturel, et un lieu de rencontre entre des peuples de différentes tribus et des marins venus de tous les continents.



▲ *Confection de masques féminins, province de Hormozgân. Photo de Amir Rezâ Fakhri*



▲ *Cueillette de dattes à Minâb, province de Hormozgân. Photo de Fakhri*

une culture propre à la région, aux traditions et aux coutumes n'existant nulle part ailleurs en Iran. Parmi elles, nous pouvons notamment citer la «cérémonie du panier», le «sacrifice pour la pluie», le «jour des morts», les *moloudi* aux rituels spécifiques locaux et les cérémonies de prière dans le sanctuaire de Seyyed Mozaffar (un descendant d'Imâm).

La cérémonie du panier: Cette tradition courante dans la région de Hormozgân est unique en Iran. Quand un enfant âgé de 18 mois ou plus ne peut pas encore bien marcher, ses parents appellent les enfants des voisins, mettent leur enfant dans un panier et le leur confient. Ces derniers prennent les bords du panier et l'emmènent à six maisons de distance au moins, en lisant devant chaque porte un poème particulier. Les enfants de chaque maison où l'on fait escale se rajoutent ensuite à la procession. Ce "tour" dure près de deux heures. A la fin de la cérémonie, les enfants rendent le panier avec l'enfant à ses parents. La croyance locale voudrait que l'enfant puisse marcher après l'accomplissement de cette procession.

Le sacrifice pour la pluie: D'après une tradition ancienne, tous les ans, dans cette province et surtout à Gheshm, les habitants sacrifient quelques moutons et préparent un ragoût que l'on sert généralement avec du riz. Ils distribuent ensuite ces repas aux pauvres. Cette cérémonie a pour but de susciter la pluie à une période bonne pour les récoltes. Les repas sont distribués à la campagne et chaque étape du voyage de distribution est précédée de prières. Les réserves d'eau sont ensuite vidées dans l'attente de la pluie à venir.

La Fête du jour des morts: Dans le village de Pir Tchogân, il existe une cérémonie de pèlerinage connue sous le nom de «Jour des morts». Durant la journée où se tient cette cérémonie, la matinée est consacrée à la préparation de plats, de pâtisseries ou de fruits qui seront distribués gratuitement. Le reste de la journée est dédié à des prières et des récitations du Coran pour la paix de l'âme des défunts. Finalement, en soirée, un hôte se propose pour offrir le dîner à tout le monde.

Le jour du Damour: Dans la ville de Roudân, quelques jours avant le Nouvel An, les familles accompagnées de leurs

enfants vont à la campagne, en particulier aux palmeraies. Ils déjeunent puis, en utilisant les feuilles des dattiers nommées *chilak*, tissent des cordes et fabriquent des balançoires appelées *damour* pour les enfants. Les jeux de balançoire se poursuivent ensuite jusqu'au soir, qui marque le retour à la maison. Ce rite tend cependant aujourd'hui à tomber en désuétude.

Norouz: En tant que l'un des événements festifs les plus importants de la culture iranienne, les coutumes et traditions festives de l'antique Nouvel An iranien sont toujours associées à des cérémonies et traditions locales particulièrement variées. Cependant, dans la province de Hormozgân, probablement en raison de son voisinage avec les pays arabo-musulmans du golfe Persique, Norouz est fêté avec moins de fastes qu'ailleurs en Iran. Ainsi par exemple, la fête à l'origine zoroastrienne du *tchahârchanbeh souri*, qui se tient le dernier mardi soir de l'année, n'est pas tenue dans la région. De même que les rites des derniers jours de Norouz comme le *Sizdabedar,* les habitants consacrant ces derniers jours à leurs coutumes locales, notamment le *Damour* ou la Fête du jour des morts, etc.

Les fêtes religieuses: Les fêtes des habitants d'Hormozgân sont de quatre types: nationales, privées, locales et religieuses. Les fêtes et commémorations religieuses festives nommées *moloudi* sont courantes partout dans le pays. Elles sont tenues indifféremment dans l'espace privé et familial ou dans les mosquées. Sur l'île de Gheshm, les plus importants *moloudi* sont ceux qui célèbrent la naissance du prophète Mohammad, son ascension nocturne (*me'râj)*, celui de la fête de Fitr qui clôt le mois de ramadan, ainsi que celui de la Fête du Sacrifice (*ayd-e ghorbân*). Les habitants de cette province sont plutôt religieux, c'est pourquoi les fêtes et les traditions religieuses tiennent une place importante dans leur vie.

L'une des cérémonies religieuses anciennes de cette province est celle de «la demande de pluie», que nous avons évoquée plus haut. Cette cérémonie préislamique a gardé de l'époque islamique une sacralité particulière, bien que les rites ancestraux se soient depuis longtemps islamisés. Durant les années sèches, cette cérémonie de prière est tenue dans les mosquées.

> La proximité de la mer et la séparation géographique générée par le relief ont occasionné au fil du temps une culture propre à la région, aux traditions et aux coutumes n'existant nulle part ailleurs en Iran.

Les traditions du deuil dans le Hormozgân pendant le mois de Moharram: La journée de l'Ashourâ, qui marque l'apogée de la commémoration annuelle du martyre de l'Imâm Hossein et de ses compagnons, est l'occasion dans tout l'Iran de l'organisation de cérémonies nationales et locales. Dans la province de Hormozgân comme dans tout le sud de l'Iran, les rites de cette journée sont remarquables du fait de leur spécificité vis-à-vis du reste du pays.

L'un de ces rites est la «procession de l'étendard», qui date du XVIIe siècle. Durant cette procession, deux étendards principaux, symboles de la famille du Prophète de l'islam, sont transportés par des chemins déterminés qui quadrillent l'ensemble de la ville. En chemin, d'autres processions porteuses d'étendards symbolisant les autres Imâms rejoignent les processions principales. A la fin, les processions se rejoignent et accomplissent



▲ *L'Imâmzâdeh Seyyed Mozaffar à Bandar Abbâs, une nuit de la Destinée (Laylat al-Qadr) durant le mois de Ramadan*

les cérémonies de deuil. On peut notamment assister à cette tradition tous les ans dans la ville de Minâb. Les étendards sont faits en bois de figuier et ornés de tissus colorés. Chaque année, ce rite attire des visiteurs notamment venus d'autres pays du golfe Persique. Parmi les cérémonies qui accompagnent ces processions, il y a aussi un duel d'épée symbolique, à la chorégraphie spécifique, exécuté avec deux épées en bois et deux pierres tenues par une même personne qui les frappe l'une contre l'autre. Ce geste est accompagné de pas et de chants funèbres. On appelle aussi cette cérémonie *tchaktchakou,* onomatopée qui fait référence au bruit des pierres ou des bois lorsqu'ils se heurtent.

Un autre rite de la province d'Hormozgân au mois de Moharram s'appelle *Moharramâ*. Durant les trois premiers soirs de ce mois, deux groupes chantent alternativement des poèmes décrivant le martyre de l'Imâm. Ces mêmes groupes organisent également des processions durant lesquelles un cercueil symbolique orné de tissus colorés, de miroirs et d'épées, est transporté dans la ville, accompagné de chants funèbres et de pièces musicales exécutés avec les instruments de musique régionaux.

Au niveau culinaire, l'une des traditions courantes et propres des habitants du Hormozgân durant le mois de Moharram est la préparation de *halim* (mets composé de viande, blé, cannelle, sucre et beurre fondu) dans des cuves en terre, avec des recettes différentes d'un lieu à l'autre. La cuisson commence dès les premières heures du 5e jour de Moharram et dure jusqu'au coucher de soleil. Les plats sont ensuite distribués.

Les cérémonies du *sinezani* (pratique consistant à se frapper la poitrine en signe de deuil durant le mois de Moharram) pratiquées dans tout l'Iran sont également remarquables dans le Hormozgân, du fait de leur chorégraphie et des chants psalmodiés sur les rythmes musicaux propres aux parlers locaux et à la

thématique marquée par la culture régionale.

Les coutumes du mois de Ramadan: Le mois de Ramadan, neuvième mois du calendrier hégirien lunaire, est pour les musulmans du monde entier un mois providentiel durant lequel sont organisées des célébrations internationales, nationales et locales. Les habitants du Hormozgân ont aussi leurs traditions propres à ce mois béni. Parmi les vieilles traditions toujours existantes, on peut notamment citer celle du *Gomgom de l'aube*. Son but est de réveiller les gens pour qu'ils se nourrissent avant l'aube, qui marque le début du jeûne quotidien. Elle consiste à jouer deux fois de la musique, notamment du tambour local, la première fois une heure avant l'appel à la prière et la seconde fois au moment exact du commencement du jeûne. A Jâsk, où cette coutume est toujours régulièrement pratiquée, elle est appelée *Saharou*. Des habitants se proposent ainsi pour frapper à la porte des voisins et à jouer de la musique pour les réveiller et annoncer l'aube prochaine en disant "*Saharou*", c'est-à-dire «C'est bientôt l'aube.»

Plus de 80 % des habitants de l'île de Gheshm dans le Hormozgân sont sunnites, d'où des rites parfois différents du reste de la région et du pays. Parmi eux figure celui de la lecture de l'intégralité du Coran, accompagné de prières pour les défunts, qui commence le 21e jour du Ramadan. Cette cérémonie dure neuf soirs. Pour préparer les repas que l'on prend pour rompre le jeûne, quelques familles se réunissent dans une même maison pour les préparer ensemble. Dans le Hormozgân, on rompt généralement le jeûne en prenant du thé léger et des dattes. Un quart d'heure plus tard, des aliments assez légers suivent, comme le *fereni* (bouillie composée de farine, de riz, de lait et de sucre), des gâteaux secs, du pain local, un plat sucré nommé *ranginak*, ou encore le *décho* (du riz cuit dans du jus de dattes). Les repas sont généralement partagés entre les voisins.

La fête de Fitr clôt le mois du Ramadan. Elle est célébrée partout dans le monde musulman, et les habitants du Hormozgân fêtent également cette journée selon leurs traditions propres. Cela comprend notamment la cuisson de pains, de gâteaux secs et de pâtisseries locales qui commence deux jours avant la fête. Cette journée est aussi l'occasion de l'échange de bons vœux parmi les familles et les voisins, ainsi que l'achat de nouveaux vêtements. De plus, certains organismes publics organisent des compétitions et des jeux très populaires pour les jeunes et les moins jeunes.

> Ces mêmes groupes organisent également des processions durant lesquelles un cercueil symbolique orné de tissus colorés, de miroirs et d'épées, est transporté dans la ville, accompagné de chants funèbres et de pièces musicales exécutés avec les instruments de musique régionaux.

Quelques croyances et superstitions de la province de Hormozgân

Dans certaines parties de cette province, en particulier dans le village de Kâseh où les habitants ont conservé nombre de leurs anciennes croyances, des superstitions aux origines mystérieuses attirent l'attention des anthropologues. Par exemple, un cheveu blanc sur la tête d'un jeune est nommé «cheveu de la chance», et il faut faire très attention à ce que ce cheveu reste sur la

tête de cette personne; ou bien après la cuisson du pain, il faut enlever brusquement la poêle qui est sur le feu, sinon elle maudit, paraît-il, le boulanger.

Les jeunes enfants qui ne parlent pas encore ne doivent pas sortir quand il pleut. D'après la croyance populaire, cela les rendrait sourds. Il ne faut pas non plus s'occuper de lessive au moment du coucher de soleil ou quand le ciel est rouge, car la saleté des vêtements irait gêner les défunts de la famille. Il ne faut pas sectionner de la viande à mains nues, car le repas préparé avec une telle viande serait empoisonné. Il ne faut pas garder pendant une longue période des porcelaines ébréchées ou cassées, car elles porteraient alors malheur. Il est préférable de garder la porte d'entrée ouverte le matin, car un ange passe dans la matinée et porte bonheur. Il ne faut pas se regarder dans le miroir pendant la nuit; celui qui le ferait deviendrait fou petit à petit.

> Parmi les vieilles traditions toujours existantes, on peut notamment citer celle du *Gomgom de l'aube*. Son but est de réveiller les gens pour qu'ils se nourrissent avant l'aube, qui marque le début du jeûne quotidien.

Il est intéressant de noter que les jeux anciens et locaux sont encore très populaires. Parmi ces jeux, nommons le *rammâz*, le Cache-visage, le Jeu avec le chameau ou le Jet de pierres.

Pour conclure, précisons que la richesse et la variété des coutumes, rites, cérémonies et traditions de la province de Hormozgân en font une région particulièrement intéressante à visiter dans une perspective anthropologique, d'autant plus que le melting-pot ethnique, linguistique et culturel propre à la région, où aux traditions du sud iranien se mêlent des influences arabe, baloutche, indienne, africaine et même européenne, et la proximité de la mer, donne une saveur et des caractéristiques uniques à la culture de cette province. ■



▲ *La musique traditionnelle de Hormozgân, rythmique et expressive, a parfois pour thème la mer et les coutumes maritimes des habitants.*



Ormouz

Gilles Lanneau

▲ *Plage de Khezr, île d'Ormuz, province de Hormozgân*

Ormouz, 27 octobre 2003. Une bourgade assoupie dans son île du même nom, elle-même dans le Détroit d'Ormouz. Ormouz, trois fois. Face aux pétroliers, par centaines, en pointillé sur l'horizon.

Petite ville de pêcheurs, paisible, assommée par un soleil de plomb, dans l'heure de midi. Vide, ou presque. Il n'y a que deux fadas pour se balader sur le front de mer, en plein cagnard. Emelle, Géhel, débarqués par la navette du matin, se dirigeant vers la citadelle portugaise, à la pointe nord de l'île. Un peu déçus! Ils s'attendaient à y trouver El Jadida... Que des remparts grossiers partiellement écroulés, ceinturant une cour brûlante. Sur le côté, un grand hangar métallique. Quelques vieux canons rouillés témoignent des intentions belliqueuses des anciens propriétaires.

Dans la cour, une chapelle rustique, creusée en sous-sol pour garder la fraîcheur. Une aubaine!... Sous les voûtes obscures, à l'intérieur, tout est pesant, épais. Où sont passés les chants, les anciennes prières? Impossible de s'y fondre!... Prières de guerriers, de conquérants, d'usurpateurs. Mauvaises prières, mauvais dieu.

Une apparition, en montant les marches, dans la lumière de l'embrasure! Dans sa djellaba blanche, un jeune Arabe, fin, racé, au regard introverti. Il s'approche des deux visiteurs, les observe un moment, leur tend les mains, glisse à chacun une poignée de coquillages, puis disparaît en silence. Les coquillages ont de jolies couleurs: gris bleuté, abricot, corail... Ils les mettent dans leurs poches, sans rien comprendre, puis continuent la visite.

Géhel est grimpé sur un rempart, face à la mer. Au loin, sur la côte aride, Bandar-Abbas, la grande ville portuaire. Ville de toutes les surprises, tous les contrastes, tous les trafics. Ils ont parcouru le bazar ce matin, avant l'embarquement. Un bazar comme en Inde, au Pakistan, riche en senteurs, en couleurs, en bruits. Riche en humanité aussi: des Africains, des Arabes, des Baloutches, des Afghans... quelques Persans, discrets comme à l'accoutumée, perdus dans leur propre pays.... des trafiquants russes n'ayant pas l'air de touristes en goguette. En débouchant sur



▲ *Marché, Bandar Abbâs*

l'avenue Khomeiny, ils ont découvert un jardin, oasis bienfaisante dans la cité fébrile. Au centre, un temple hindou. La grille était ouverte... le temple vide... Sur une fresque, face à l'entrée, Shiva méditait, le visage en paix, les yeux mi-clos. En arrière-plan, quelques collègues: Krishna et sa flûte enchantée, un dieu solaire, des danseuses célestes... Message codé... le Penseur du Monde, le Son des origines, la Lumière créant les corps, les guirlandes d'étoiles tournoyant dans l'espace... Et eux Adam et Eve - enfin, leur descendance! - au bout de la chaîne, bouclant la boucle.

Face à la mer, matrice immobile.... Géhel met la main dans sa poche, machinalement, en ressort un coquillage. Le contemple avec admiration. L'Univers, sur quelques centimètres carrés!... La coquille est ronde, à fond plat, le dessus forme un dôme légèrement aplati. Au sommet du dôme, un point noir, d'où part une ligne spiralée, doublée d'un pointillé, s'élargissant jusqu'à la circonférence. Un rayonnement discret, sous-jacent, irradie du même point. Le tout d'une symétrie parfaite. En retournant le coquillage, un



▲ *Carte de l'île d'Ormuz et de sa nouvelle ville, de Johann Caspar Arkstee et Henricus Merkus, 1747*



▲ *Ile d'Ormuz*

entonnoir en spirale, central, plongeant sur le point noir. L'Univers à l'envers? Géhel place la coquille face à un œil. Le point noir est un trou, où entre la lumière. L'axe du Monde serait-il vide? Au delà de ce vide, quoi?...Qui?

Le coquillage, la chapelle, le fort, le temple... le bazar du Monde... Et toi, jeune musulman, au sortir des ténèbres, dans la lumière de l'embrasure? Géhel se creuse la tête. En vain.

Bandar-Abbas à nouveau, à la tombée du jour. Face à la mer, en sens inverse. L'astre orgueilleux a sombré; une luminescence dorée s'étale sur le miroir lisse, expire en clapotant sur son rivage. Instant propice, aussitôt la mort.

Mort du vieil homme, dans l'eau amère de l'inconscient où barbotent de méchantes sirènes. Il a traversé cet océan, délaissant la frivolité du monde. Le temple lui révéla la trame, juste avant son départ. Dans l'île aux ruines de l'ancien corps, il a cherché la perle rare. En vain...Où en est-il aujourd'hui? Au fond d'un puits... Ou de l'entonnoir en spirale. Là-haut, un nouveau soleil rayonne. Il y a une échelle pour sortir du puits. Dans une djellaba blanche, un corps de gloire l'attend. Dans ses mains, il tient l'Univers. ■



▲ *Temple hindou à Bandar Abbâs*

Bastak, la porte du golfe Persique

Khadidjeh Nâderi Beni



▲ *La région de Bashkarou à Koukhord, près de Bastak, photo: Mohammad Barkar*

Bastak est une ville historique du sud de l'Iran qui doit sa renommée à de nombreux caravansérails datant de l'époque achéménide. Située à 170 km à l'ouest de Bandar Abbâs, dans la province de Hormozgân, Bastak avoisine la province de Fârs au nord et Bandar Lengeh (le port Lengeh) au sud et de ce fait, jouit d'une situation géographique privilégiée.

La ville est également renommée pour ses confréries soufies, installées dans la région depuis au moins sept siècles. Cette ville rassemble des ethnies diverses, dont les cheikhs abbâssides, les Madani, les Seyyed, ainsi que des nomades. Selon les données historiques disponibles, suite à la prise de Bagdad par les Mongols en 1258, les soufis quittèrent la ville pour se réfugier dans le sud de l'Iran. Ils s'établirent notamment dans le Hormozgân et le Fârs. Ces soufis sont à l'origine de l'existence d'un bon nombre d'œuvres architecturales religieuses qui parsèment encore la province.

La région de Bastak qui comprend 200 villages est située sur le piémont de deux vastes montagnes du sud du pays: Gâbast et Hormozân. La première, Gâbast (mot pahlavi signifiant «pôle Nord») s'étend du détroit de Bastak au village Seyyedeh, dernier village couvert par cette montagne. La partie est du Gâbast s'appuie sur la montagne voisine de Nâkh, qui abrite les villages de la région de Koukherd. Gâbast est une montagne verdoyante, et une grande variété d'espèces végétales y pousse naturellement, en particulier la térébenthine et le myrte. Il faut ajouter que le point le plus élevé de la province de Hormozgân

se trouve dans les hauteurs du Gâbast. Situé dans une telle région montagneuse et près du golfe Persique, Bastak jouit d'un climat particulier et doux, avec une température moyenne annuelle d'environ 27 degrés.

Quelques rivières coulent dans la région de Bastak. Citons entre autres Mehrân, Godeh et Roud-e shour. Mehrân prend source dans les hauteurs de Lorestân dans la province de Fârs et se jette dans le golfe Persique, tandis que la rivière Goudeh prend sa source dans les montagnes de Fâryâb au sud-est de Bastak et se jette dans le golfe Persique en atteignant le port de Khamir (Bandar-e Khamir). Cette rivière est l'habitat d'une espèce de poisson que les locaux nomment *kârou*. Les cours d'eau de la région sont naturellement salés et inutilisables pour l'agriculture. Cependant, leur beauté, la faune et flore qu'ils abritent en font des attraits touristiques pour la région.



▲ *Un ancien puits à eau, ville de Bastak*

Autrefois, Bastak était le centre important de l'ancienne province de Djahângirieh, tel qu'il est précisé entre autres dans un traité géographique du XVIe siècle, mais la région a perdu peu à peu sa place et sa renommée. Les



▲ *Le grand rocher en forme de champignon de Bastak. Des légendes y sont attachées.*



▲ *Le mausolée de Seyyed Mohammad Seyyed Mansour à Tchâh Banârd, centre de Bastak*

Bastak et sa région sont dotés d'un bon nombre d’attraits historiques et naturels. Les beautés des monts Gâbast, la forteresse de Djenâh, le marché de Bastak et la mosquée Djâme’ en sont des exemples.



▲ *Le* berkeh *(réservoir d'eau) de Hâji Rostâm, situé sur la montagne Gâhbast*

nombreux caravansérails de cette région, en plus de ceux de la ville même et datant entre autres des époques safavide (1501-1739) et qâdjâre, illustrent cette histoire. C'est en particulier dans l'étude des caravansérails safavides et leur historique qu'il est possible de retracer l'histoire de cette ville qui s'est au cours de l'histoire consacrée au commerce maritime mais aussi terrestre.

Selon une opinion courante, la dénomination de Bastak provient du mot «Basteh» qui signifie «fermé»: la situation géographique de la ville entourée par des montagnes de toutes parts expliquerait ce nom. Quant aux villages entourant Bastak, certains datent de l'ère antique, comme Patâ, Koukherd et Harang, qui ont conservé leurs noms préislamiques. Le village de Patâ (signifiant le lieu de rayonnement du soleil) dont l’histoire remonte à l’époque sassanide (205-651), est actuellement un site archéologique où l’on peut visiter les vestiges d’une forteresse, d’une académie et d’un

cimetière antiques.

Bastak et sa région sont dotés d'un bon nombre d'attraits historiques et naturels, qui attirent chaque année de nombreux voyageurs iraniens et étrangers. Les beautés des monts Gâbast, la forteresse de Djenâh, le marché de Bastak et la mosquée Djâme' en sont des exemples. La mosquée Djâme', l'un des premiers édifices religieux de Bastak, a été bâtie à l'époque safavide sur l'ordre du gouverneur Sheikh Mohammad Bastaki. Le bâtiment de cette mosquée est remarquable de par son dôme et ses deux minarets de 33 mètres de hauteur. Un autre des bâtiments historiques de la ville à visiter est le caravansérail très bien conservé de Bastak, qui se trouve dans le centre-ville. Il desservait autrefois la voie commerciale mer-terre Bandar-Abbâs-Lâr. Ce caravansérail comprend une vaste cour centrale entourée des quatre côtés par les bâtiments du complexe. Deux des ailes du caravansérail abritent les galeries où se trouvaient les étables, et les deux autres ailes comprennent les chambres des voyageurs.

Pour finir, notons que la situation géographique et historique de Bastak lui offre l'opportunité de retrouver une certaine importance, notamment dans le domaine touristique. ■

Autrefois, Bastak était le centre important de l'ancienne province de Djahângirieh, tel qu'il est précisé entre autres dans un traité géographique du XVIe siècle, mais la région a perdu peu à peu sa place et sa renommée. Les nombreux caravansérails de cette région, en plus de ceux de la ville même et datant entre autres des époques safavide (1501-1739) et qâdjâre, illustrent cette histoire.

Bibliographie:

- Bâloud, Mohammad, *Farhang-e âmmeh dar Bastak* (La Culture populaire de Bastak), éd. Hamsâyeh, Téhéran, 1384 (2003).
- Mohammadi Koukherdi, Mohammad, *Bastak va Koukherd* (Bastak et Koukherd), Dubaï, 2005.



▲ *Vue du village de Tchâleh près de la rivière Mehrân, Koukhord, Bastak, province de Hormozgân*

«Comment peut-on être persan?»

L'image du Persan chez les voyageurs français du 17e siècle

François Moureau

Conférence à la Bibliothèque nationale d'Iran, le 12 mai 2014

Babak Ershadi

François Moureau, professeur de Littérature française du XVIIIe siècle à l'université Paris-Sorbonne de 1992 à 2012, y est depuis professeur émérite. Spécialiste de l'histoire du théâtre entre Classicisme et Lumières, il a travaillé et publié sur l'histoire de la presse, la communication manuscrite, la littérature des voyages. Il a été le directeur fondateur du Centre de recherche sur la Littérature des Voyages (CRLV, Sorbonne).
Le Professeur Moureau a voyagé au printemps 2014 en Iran, et a donné une conférence le 12 mai 2014 à la Bibliothèque nationale d'Iran dont nous reproduisons ici le texte. Les autres conférenciers de ce séminaire consacré à «L'Iran et le regard des voyageurs français», étaient Bruno Foucher, ambassadeur de France en Iran, Rezâ Sâlehi-Amiri, président de la Bibliothèque nationale d'Iran, Sohrâb Fotouhi, président de l'Association d'Amitié Iran-France, Bahman Nâmvar-Motlagh, professeur à l'Université Shahid Beheshti, Ali Dehbâshi, directeur du magazine culturel Bokhara*.*
En marge de ce séminaire, la Bibliothèque nationale d'Iran avait organisé une exposition des anciens exemplaires d'ouvrages des voyageurs français.

Babak Ershadi

En 1721, à l'aube de ce que l'on appelle en Europe le Siècle des Lumières, paraissait clandestinement un livre qui allait être l'un des romans philosophiques les plus illustres de la littérature française, les Lettres persanes de Montesquieu. Le futur philosophe qui allait inspirer les Constitutions des Etats-Unis et de la France révolutionnaire y narrait, sous forme de lettres envoyées de Paris vers la Perse, l'expérience de deux Persans séjournant en France. La rencontre avec une autre civilisation formait la trame de la réflexion des deux voyageurs. Montesquieu avait pris pour juge de son propre pays le regard de deux étrangers qui découvraient des mœurs exotiques, parfois choquantes, souvent inexplicables. Le parlementaire bordelais qu'était Montesquieu n'avait jamais rencontré de Persan. Quelques années auparavant, en février 1715, dans les derniers mois du règne de Louis XIV, une ambassade persane avait été reçue à Paris et à Versailles. Dirigée par Mehemet Reza Bey, intendant de la province d'Erivan, cette délégation fut reçue par le roi à Versailles: le peintre Antoine Watteau a

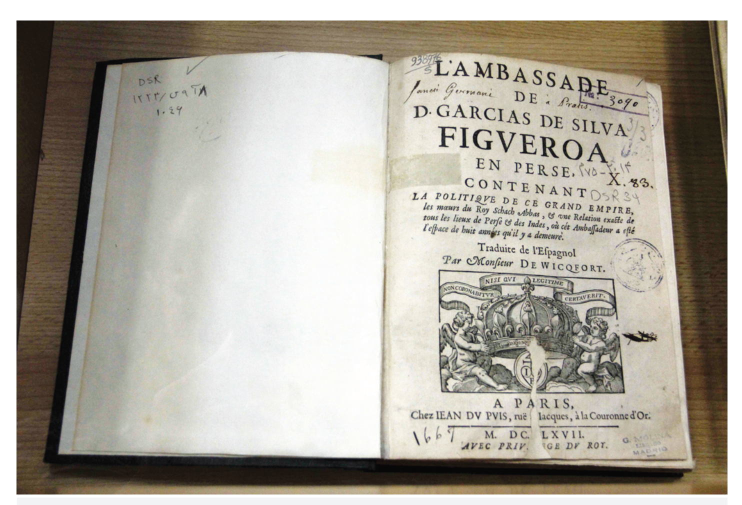
laissé de ces visiteurs persans une série de portraits dessinés qui témoignent de l'intérêt des Parisiens pour ces étrangers vêtus de manière singulière, mais à la physionomie noble et imposante. Ce n'est pas là que Montesquieu tira son information sur la Perse pour réaliser un roman par lettres où chacun des voyageurs s'exprimait selon ses mœurs, sa religion et ses idées. Il s'était informé en lisant les voyageurs français qui avaient séjourné et écrit sur la Perse dans les décennies précédentes. A la manière de l'illustre philosophe, nous allons modestement les relire après lui. Jean-Baptiste Tavernier et Jean Chardin seront nos guides principaux comme ils le furent de Montesquieu.

Créée en 1664 par le ministre Jean-Baptiste Colbert sur ordre du roi Louis XIV, dans le but de développer le commerce français aux Indes, la nouvelle «Compagnie royale des Indes orientales» colora d'une valeur politique les renseignements fournis par les voyageurs en Asie. Ceci ne minimise nullement l'importance de ces informations pour la connaissance en profondeur des régions parcourues par les voyageurs, mais la compétition commerciale et politique avec la Hollande, qui envahissait la France de produits d'Orient malgré les édits de Colbert, rendait indispensable de s'informer sur les productions, les routes et les marchés de ces contrées. Louis XIV, que la propagande française qualifiait volontiers de «plus grand roi du monde» cultivait, d'ailleurs, le fantasme de «rétablir» l'Empire français d'Orient. Dès le début des années 1660, diplomates, voyageurs, religieux, érudits, militaires, ingénieurs se mirent à la tâche pour justifier la légitimité d'un «Empire français» en multipliant les textes et les gestes politiques et en favorisant le développement en Asie de la Compagnie royale. Depuis le XVIe siècle et les «capitulations» - accords commerciaux et politiques – signées entre Soliman le Magnifique et François Ier, l'Empire ottoman et la France entretenaient des rapports étroits et privilégiés, qui allaient jusqu'à une discrète coopération militaire. Qu'en était-il de l'Empire perse des Safavides (1501-1736) largement moins connu des Français que le sultan établi à Istanbul?

La fonction politique des renseignements fournis par les marchands français ne fut nulle part plus évidente



▲ *Affiche de l'intervention du professeur François Moureau à la Bibliothèque nationale d'Iran, mai 2014*



▲ *Récit de l'ambassade de Garcias de Silva en Perse safavide, conservé à la Bibliothèque nationale d'Iran*

que dans le cas de deux célèbres marchands-voyageurs, Jean-Baptiste Tavernier et Jean Chardin. L'utilisation pratique, politique et commerciale des récits de voyages en Perse n'était pas un

La fonction politique des renseignements fournis par les marchands français ne fut nulle part plus évidente que dans le cas de deux célèbres marchands-voyageurs, Jean-Baptiste Tavernier et Jean Chardin. L'utilisation pratique, politique et commerciale des récits de voyages en Perse n'était pas un phénomène nouveau en France

phénomène nouveau en France: certains missionnaires catholiques étaient autorisés en Perse, particulièrement pour la communauté arménienne: le capucin Pacifique de Provins, par exemple, avait publié en 1631 un ouvrage dont le titre dit clairement l'accueil qui lui fut fait en Perse: *Relation du Voyage de Perse. [...]. Ensemble le bon traitement que le roi de Perse fit au R. P. Pacifique, lui donnant un sien palais pour sa demeure, avec permission aussi de bâtir des monastères par tout son royaume. Et finalement la lettre et le présent qu'il lui donna pour apporter au roi [...] de France et de Navarre Louis XIII.* Avec son fils, Louis XIV, le réseau commercial des marchands français de confession protestante (calvinistes dits Huguenots) en Perse se substitua largement aux missionnaires catholiques: ils devaient une bonne partie de leurs renseignements commerciaux aux autres nations européennes, surtout aux Hollandais, eux aussi protestants et souvent en liaison avec leurs coreligionnaires français.

Des connaissances approfondies sur les routes, les monnaies et les productions locales avaient déjà été obtenues sous Louis XIII, roi de 1610 à 1643, en particulier avec le séjour en Orient, dès 1636, du fils d'un marchand de cartes géographiques d'Anvers émigré à Paris. Jean-Baptiste Tavernier, protestant de religion, était devenu joaillier comme tant de marchands français en Asie. Il se fournit en diamants tirés du sultanat de Golconde en Inde et de pierres précieuses pour les commercialiser auprès de plusieurs Cours, dont celles de France et des shâhs safavides (r. 1501-1722) de Perse. C'est encore en Perse, puis en Inde qu'un premier voyage, fait en 1665 sur les traces de Tavernier, emmène le jeune Jean Chardin secondé par un autre associé de son père, Antoine Raisin. Chardin aurait rédigé les réponses aux cent-sept questions sur la Perse et sur l'Inde posées pour le roi par Esprit Cabart de Villermont (1628-1717). Etait-ce de l'espionnage commercial? S'agissait-il de «curiosité» au sens de l'époque – goût des productions et des mœurs exotiques? Esprit Cabart de Villermont dut patienter: ce ne fut que huit ans plus tard, en 1679, sur le navire qui le ramenait en France, que Chardin s'attela à la rédaction des

réponses.

Malgré les efforts de Chardin, le champion des renseignements sur le commerce en Asie reste Jean-Baptiste Tavernier. Il portait volontiers l'habit oriental même en Europe et il rentra en France en 1668. L'année suivante, Louis XIV l'anoblit. Il publia en 1676 un compte rendu très complet de ses voyages, dont le titre lui-même expose la diversité: *Les Six Voyages […] en Turquie, en Perse, et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans, par toutes les routes que l'on peut tenir: accompagnés d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes et le commerce de chaque pays, avec les figures, le poids, et la valeur des monnaies qui y ont cours.* Tavernier chercha une terre où asseoir son nouveau titre et s'installa prudemment en Suisse, où s'était réfugiés d'autres Huguenots, mais ses pérégrinations se s'arrêtèrent pas là. Cet infatigable aventurier, qui posait sur l'Europe un regard tellement imprégné des paysages d'Orient que les Alpes lui rappelaient l'Arménie et qui prétendait que les habitants d'Erivan étaient d'origine suisse, entreprit un septième voyage. Il tenta une nouvelle fois de rallier d'Inde mais *via* la Russie et mourut en route, à quatre-vingt-quatre ans, en 1689, ayant vendu sa baronnie afin de financer, à Berlin, pour l'électeur de Brandebourg, une Compagnie des Indes dont il était le directeur.

Par contraste, Chardin ne reçut aucune récompense pour les renseignements donnés à la Compagnie. Victime des persécutions et de la Révocation de l'Edit de Nantes en 1685 qui exilait de France les Protestants, il s'installa à Londres, où il se fit reconnaître comme un éminent orientaliste; dès 1686, il avait publié le *Journal du Voyage du Chevalier Chardin en Perse, et aux Indes Orientales par la Mer Noire, et par la Colchide. Première partie, qui contient le voyage de Paris à Ispahan*, puis il donna en 1711 les ultimes volumes de ses pérégrinations – *Voyage de Monsieur le Chevalier Chardin, en Perse, et d'autres lieux de l'Orient* – et fut élu de la Royal Society britannique qui comptait les plus grands savants de l'époque, dont Isaac Newton. Il mourut en 1713, huit ans avant la publication des *Lettres persanes* de Montesquieu.

> En février 1715, dans les derniers mois du règne de Louis XIV, une ambassade persane avait été reçue à Paris et à Versailles. Dirigée par Mehemet Reza Bey, intendant de la province d'Erivan, cette délégation fut reçue par le roi à Versailles: le peintre Antoine Watteau a laissé de ces visiteurs persans une série de portraits dessinés qui témoignent de l'intérêt des Parisiens pour ces étrangers vêtus de manière singulière, mais à la physionomie noble et imposante.

On connaît la célèbre interrogation des *Lettres persanes*. Les deux Persans séjournant à Paris dans leurs costumes nationaux décident de s'habiller à la française. Aussitôt, les Parisiens qui ne voient que l'apparence, posent cette question à ces étrangers qui ne le paraissent plus: «*Comment peut-on être Persan?*» Devenus Parisiens, ces Persans ont perdu tout intérêt pour ceux qu'ils fréquentent. Cette interrogation, les voyageurs français en Perse l'ont aussi posée. Mon exposé tentera d'y répondre par la voix des relations qu'ils nous ont laissées.

Les voyageurs anciens en Orient apportaient dans leurs bagages ce que l'on a appelé une «bibliothèque», non



▲ *Récit de voyage de Chardin en Perse safavide, conservé à la Bibliothèque nationale d'Iran*

pas de papier, mais composée de leur culture, de leurs aprioris, de leur philosophie, voire de leur religion. L'universitaire américain d'origine palestinienne, Edward Saïd, a même prétendu dans un ouvrage célèbre que l'«Orientalisme» – le jugement des Occidentaux sur les pays situés à l'Est

> Etait-ce de l'espionnage commercial? S'agissait-il de «curiosité» au sens de l'époque – goût des productions et des mœurs exotiques?

de l'Europe –, était une construction idéologique liée à l'impérialisme colonial. Cela semble largement excessif car, comme en attestent nos voyageurs, la curiosité, le caractère ouvert de ces marchands, leur intérêt pour des populations qu'ils doivent comprendre, fût-ce pour des raisons commerciales, tout cela conduit à une appréhension des réalités, dont leurs relations donnent de multiples exemples.

En ce XVIIe siècle, celui de Descartes et de Newton, nos voyageurs ont pour bagages ce qui est le lot commun des hommes du temps élevés dans les meilleurs collèges: on en trouve la trace, voire des développements, dans les récits qu'ils vont publier. Ils ont une vision géopolitique, la théorie des climats, que l'on a souvent attribuée à Montesquieu, mais qui avait déjà été formulée par les Grecs et, au XVIe siècle, par Jean Bodin. C'est cette «bibliothèque» qu'ils emmènent en Orient. La théorie des climats est une doctrine largement écologique avant la lettre. Que dit-elle dans la version développée par Montesquieu? Il écrit: *«Ce sont les différents besoins dans les différents climats, qui ont formé les différentes manières de vivre; et ces différentes manières de vivre ont formé les diverses sortes de lois»*. La notion de déterminisme géographique est, donc, à la fois sociale et politique. Il prétend que certains climats sont supérieurs à d'autres, le climat tempéré étant l'idéal: le système politique «tempéré» qui en découle devant être le plus équilibré et fondé sur la raison et la justice. Il soutient que les peuples vivant dans les pays chauds ont, au contraire, une tendance à la luxure et à la mollesse: le régime politique qui en découle, appelé au XVIIIe siècle le despotisme oriental, permet de contrôler ce penchant et d'assurer la cohésion sociale. Notons cependant que les deux Persans de Montesquieu renversent le propos en faisant de Louis XIV, monarque vieillissant, un bel exemple de despotisme occidental. Le modèle du despotisme oriental était d'ailleurs l'Empire ottoman, plus que la Perse et surtout la Chine où régnait un empereur qui chaque année poussait la charrue dans la Cité interdite, pour signifier sa proximité avec son peuple. Comme nous allons le voir, le régime politique persan paraît aux voyageurs qui en fréquentent les

dirigeants, cultivés et philosophes, un système notablement «tempéré».

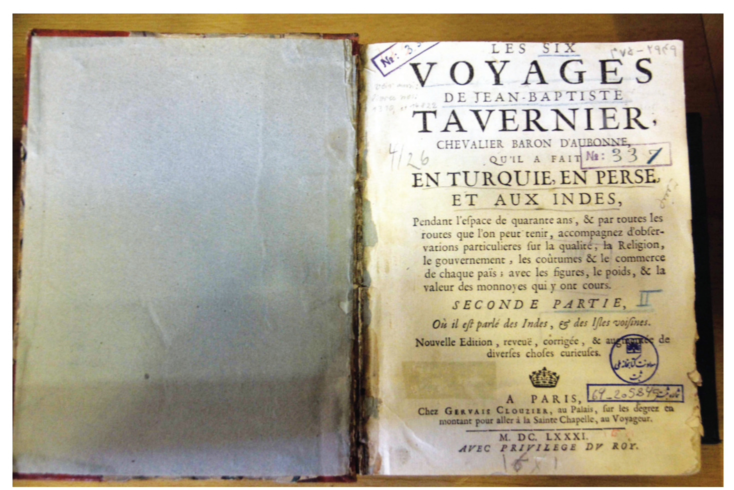
La France du XVIIe siècle brille avec tant d'assurance sur les autres nations que les sujets de Louis XIV, eux-mêmes convaincus de leur supériorité, s'intéressent bien peu aux cultures étrangères. Et quand les relations comportent des renseignements sur le pays visité, en l'occurrence la Perse, c'est souvent pour en montrer soit les odieuses différences avec la mère patrie, comme la cruauté ou la lascivité, soit, au contraire les analogies élogieuses, comme l'urbanité. Sont en revanche laissés pour compte les éléments de la culture persane qui n'ont pas de comparants dans la culture française.

En dépit de sa cruauté, le Persan est généralement décrit comme un être civil, ce qui représente, aux yeux des voyageurs, un trait de caractère qu'il partage avec le peuple de France. Pacifique de Provins fut le premier à souligner cette qualité: *«Je ne saurais pas dire autre chose sur la gentillesse de la cour, du Roy et de la noblesse [...] sinon que la cour de Perse approche fort celle de France, et que la noblesse est fort polie»*. Au-delà de la première impression, déroutante et effrayante, due aux excès du despotisme et du fanatisme, les voyageurs tracent le portrait d'un peuple dont les mœurs ne sont pas si différentes des leurs. Il est intéressant de noter que la civilité, ou politesse, a constitué l'analogie entre les mœurs de France et de Perse la plus fréquemment évoquée, à tel point que l'exemple est choisi par Furetière, dans son *Dictionnaire universel* (1691) pour la définition du terme «politesse»: *«Conduite honnête, civile et agréable dans les mœurs, dans les manières d'agir et d'écrire. Les Voyageurs ont trouvé beaucoup de politesse [...] dans la Cour du roi de Perse»*. Et de conclure cependant par *«On ne saurait voir plus de politesse qu'il n'y en a à la Cour de France»*. Certes.

> Chardin ne reçut aucune récompense pour les renseignements donnés à la Compagnie. Victime des persécutions et de la Révocation de l'Edit de Nantes en 1685 qui exilait de France les Protestants, il s'installa à Londres, où il se fit reconnaître comme un éminent orientaliste.

Pourtant Jacques Bourges nous offre une description du Persan qui aurait tout aussi bien pu paraître dans le traité de Nicolas Faret sur *L'Honnête homme ou l'art de plaire à la cour*:

«Cette ville (Ispahan) [...] est la demeure du Sophi, et le séjour des plus beaux esprits, a de la noblesse la plus polie de ce grand Etat, qui sans contestation l'emporte au dessus de tous les peuples de l'Asie, soit en la magnificence des habits, soit en la politesse de la conversation. Tous les Perses en général sont affables aux estrangers, mais principalement les personnes de qualité excellent en cette perfection. Nous avons déjà remarqué qu'il n'y a guère de lieu où les sciences soient plus honorées; ils s'y appliquent avec non moins d'esprit que de travail et d'assiduité [...]. Cette inclination de savoir est si forte en eux que les occupations les plus sérieuses ne les en peuvent divertir. Le premier ministre d'Etat que l'on nomme Athemat-Dolet, n'a pas plutôt un moment de libre de ses affaires qu'il se donne à l'étude des Mathématiques; son divertissement ordinaire est d'occuper quantité d'ingénieurs pour faire l'essai de nouvelles machines, qui sont toutes des



LES SIX
VOYAGES
DE JEAN-BAPTISTE
TAVERNIER,
CHEVALIER BARON D'AUBONNE,
QU'IL A FAIT
EN TURQUIE, EN PERSE,
ET AUX INDES,

Pendant l'espace de quarante ans, & par toutes les routes que l'on peut tenir, accompagnez d'observations particulieres sur la qualité, la Religion, le gouvernement, les coûtumes & le commerce de chaque païs; avec les figures, le poids, & la valeur des monnoyes qui y ont cours.

SECONDE PARTIE,
Où il est parlé des Indes, & des Isles voisines.
Nouvelle Edition, reveuë, corrigée, & augmentée de diverses choses curieuses.

A PARIS,
Chez Gervais Clouzier, au Palais, sur les degrez en montant pour aller à la Sainte Chapelle, au Voyageur.
M. DC. LXXXI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

▲ *Récit de voyage de Tavernier en Perse safavide, conservé à la Bibliothèque nationale d'Iran*

inventions de son esprit; il ne s'occupe pas moins à l'étude de la Philosophie et de la Théologie, et aux controverses de la Religion.»

Plus tard, Chardin renchérit: *«Pour l'esprit, les Persans l'ont aussi beau et aussi excellent que le corps. Leur imagination est vive, prompte, et fertile. Leur mémoire est aisée et féconde. Ils ont beaucoup de dispositions aux Sciences, aux Arts libéraux et aux Arts mécaniques. Ils en ont aussi beaucoup pour les armes. Ils aiment la gloire ou la vanité, qui en est la fausse image. Leur naturel est pliant et souple, leur esprit facile et intrigant. Ils sont galants, gentils, polis, bien élevés.»*

Voilà bien le modèle de l'homme parfait, avec *«les qualités les plus nécessaires, soit de l'esprit, soit du corps, que doit posséder celui qui se veut rendre fort agréable dans la Cour»*, tel que le décrit Nicolas Faret lui-même à la cour de Louis XIII. N'est-ce pas là un bel exemple d'honnête homme, poli, affable, soigné, qui étudie les arts et les sciences, la philosophie et la théologie? Si l'homme de l'Âge classique accorde tant d'importance à la politesse, c'est qu'il évalue et hiérarchise les sociétés en fonction de ce critère. *«L'Etat le mieux policé, à ce qu'on dit, c'est la Chine»*, écrit encore Furetière, qui attribuerait à la Perse la deuxième place de sa classification orientale – il va sans dire que la France est hors concours. Les voyageurs se plaisent à rappeler qu'en Perse, comme en France, les apparitions quotidiennes à la cour sont définies par toute une série de codes et de symboles qui sont la preuve d'une grande urbanité. Les courtisans persans *«sont les plus civilisés de l'Orient, et les plus grands complimenteurs du monde»*, écrit Chardin avant d'ajouter: *«Les gens polis parmi eux peuvent aller de pair avec les gens les plus polis de l'Europe. Leur air, leur contenance est la mieux composée, douce, grave, majestueuse, affable, et caressante au possible. Ils usent d'une multitude de périphrases et de métaphores courtoises: «On reçoit les visites en disant d'un air engageant [...] Safa a ourdy, vous nous purifiez de votre présence» ou bien «Giachoma calibut, la place que vous aviez accoutumée de tenir chez moi était vide» et si l'on veut témoigner de l'affection que l'on porte à son hôte, il suffit de répondre «Serchuma salamet bachet», que votre tête soit saine, ce qui veut dire, votre vie m'est si chère que pourvu que vous viviez il ne m'importe qui meure».*

Avant de se gausser de ces formules ampoulées, qui se sont imposées à la littérature comme clichés exotiques, les courtisans français qui respectaient, eux aussi, des règles de langage extrêmement codifiées, louent ces comportements sociaux qui sont alors considérés comme la qualité majeure de tout peuple civilisé. Maurice Magendie, qui consacre un chapitre fort intéressant à *La Politesse mondaine* au *«langage des gens du monde»*, rappelle que selon les *Remarques*

de Vaugelas, ce qui prime dans les échanges entre courtisans français est une expression raffinée, claire et logique.

L'autre qualité persane que les voyageurs admirent tout particulièrement, justement parce qu'elle est tenue en estime dans leur propre société, est l'éloquence, car il va sans dire que pour l'homme classique, savoir convaincre en usant d'arguments pertinents et d'une tournure de langage propre à la rhétorique est capitale. Dès qu'ils en ont l'occasion, écrit Bourges, les Persans *«tâchent de relever les qualités de leur esprit»* par la lecture des livres anciens qui contiennent les usages de la rhétorique persane; et de fait, continue-t-il:

«Les Persans se montrent toujours prêts de conférer avec vous sur les matières les plus difficiles de la Religion, et de vous prouver leurs carences. Pour cet effet, afin de vous engager dans la dispute ils vous font de grandes questions sur nos principaux Mystères pour les attaquer aussitôt par toutes les fausses raisons que l'esprit humain a de coutume d'emprunter de la Philosophie [...]. Ceux qui se proposent de traiter avec les Persans, doivent être fort sur leurs gardes, et n'entrer point en dispute s'ils n'ont acquis un parfait usage de leur Langue, d'autant qu'étant subtils et railleurs, ils tirent avantage des réponses qu'on leur fait, lesquelles souvent, par l'ambiguïté qui est propre à cette Langue causant des sens différents dans les esprits, font

Quand les relations comportent des renseignements sur le pays visité, en l'occurrence la Perse, c'est souvent pour en montrer soit les odieuses différences avec la mère patrie, comme la cruauté ou la lascivité, soit, au contraire les analogies élogieuses, comme l'urbanité. Sont en revanche laissés pour compte les éléments de la culture persane qui n'ont pas de comparants dans la culture française.



▲ *Le professeur Moureau lors de son intervention à la Bibliothèque nationale d'Iran, mai 2014*

naître de fâcheux équivoques qui exposent notre Religion aux mépris et aux risées de ces dangereux Philosophes.»

On remarque d'emblée que l'appréciation de Bourges à l'égard de l'éloquence persane est le plus souvent très ambiguë: il invite ses compatriotes à prendre garde à l'habileté de ses hôtes.

Les voyageurs se plaisent à rappeler qu'en Perse, comme en France, les apparitions quotidiennes à la cour sont définies par toute une série de codes et de symboles qui sont la preuve d'une grande urbanité.

L'éloquence, que les Persans possèdent indubitablement, n'est-elle pas la qualité première des menteurs et des hypocrites? Aussi ne faut-il pas s'exposer aux arguments ou «fausses raisons» de ces sophistes. En revanche, relater les anecdotes qui mettent en scène les disputes oratoires des Orientaux entre eux ravit les voyageurs. Dans *ses Evènements particuliers*, François Bernier écrit:

«Quand les Persans sont en humeur de railler les Indiens, ils en font trois ou quatre contes. Ils disent que Chah Jehan voyant que les caresses et les promesses qu'il avait fait faire à l'ambassadeur n'avaient pu fléchir sa fierté, et il ne voulait en aucune façon saluer à l'indienne, il s'avisa de cet artifice; qu'il commanda qu'on fermât la grande porte de la cour de l'Am-Kas où il le devait recevoir, et qu'on ne laissât que le guichet ouvert, par où un homme ne pouvait passer qu'à toute peine en se courbant beaucoup et en s'abaissant la tête vers la terre comme l'on fait quand on salue à l'indienne, afin que du moins il fût dit qu'il avait fait mettre l'Ambassadeur en une posture qui était quelque chose de plus bas que le Salam Indien, mais que l'Ambassadeur qui s'aperçut de cet artifice, entra le dos premier. Ils enchérissent là-dessus que Chah Jehan piqué de se voir ainsi attrapé, lui dit, «Eh-bed-bakht», Eh malheureux, crois-tu entrer dans une écurie d'ânes comme toi? Et que l'Ambassadeur sans s'émouvoir répondit, qui ne le croyait à voir une si petite porte? [...] Ils disent encore que Chah Jehan lui demanda un jour ce qu'il pensait de son nouveau Delhi qu'il faisait bâtir au respect d'Ispahan, et qu'il répondit hautement et en jurant, «Billah, Billah Ispahan ne vient pas à la poussière de votre Delhi», ce que Chah Jehan prit pour une louange de sa nouvelle ville, quoi que l'Ambassadeur prétendit de s'en moquer à cause de la poussière qui y est si importune. Enfin, ils content que Chah Jehan le pressant de dire ce qui lui semblait de la grandeur des Rois de l'Hindoustan en comparaison de ceux de la Perse, il répondit qu'on ne saurait mieux comparer les Rois des Indes qu'à une grande Lune de quinze ou seize jours, et ceux de la Perse à une petite Lune de deux ou trois jours; que cette réponse agréa sur l'heure Chah Jehan, mais qu'il s'aperçut incontinent après que la comparaison ne lui était pas avantageuse, et que l'Ambassadeur voulait dire que les Rois des Indes allaient en diminuant, et ceux de la Perse en augmentant comme un croissant. Que ses pointilles soient si fort à estimer, et des marques d'un si grand Esprit comme ils prétendent, chacun est libre d'en juger; je croirais bien plutôt qu'une gravité modeste et respectueuse irait mieux à un Ambassadeur que la fierté et la raillerie, et que surtout avec les Rois, il n'y a jamais guère à railler.»

La culture d'appartenance du voyageur et celle qu'il pénètre, tiennent le verbe en haute estime, parce qu'il est

désignation divine et outil du pouvoir. Or, tels les Français qui se méfient de l'ambivalence de l'éloquence, les Persans tiennent à l'écart ceux dont les paroles pourraient les tromper. Le roi de Perse est entouré de muets et de nains, les femmes du sérail d'eunuques, qui sont autant de repoussoirs à la normalité. Tous vivent dans un silence obligé ou imposé, car on se méfie de la parole des faibles, comme l'on se méfie des yeux des forts, princes et autres aspirants au trône. Cependant, la nécessité du verbe est si forte que les muets du roi de Perse, *«qui s'appellent Dilsiz, c'est-à-dire sans langues»*, ont établi un langage des signes qu'Henry de Beauvau décrit ainsi:

«C'est chose merveilleuse de les voir discourir, d'autant qu'il n'y a chose au monde si naturelle, que celle-ci artificielle, de telle sorte qu'ils se font entendre par signe du corps des mains gauche et droite, du crachat et avec d'autres signes l'un à l'autre, ce qu'ils veulent, et même à ceux de la cour, qui pour pratiquer ordinairement avec eux, ont ce muet langage, ce qui est plus à admirer en ceci est, qu'ils ne se font pas seulement entendre de jour, mais encore de nuit, sans bruit aucun de voix, mais simplement par le toucher des mains, et autres parties du corps, avec quoi ils ont fait un nouveau langage entre eux, chose presque impossible à l'esprit de l'homme, et se montre même au grand Seigneur, et plusieurs autres, qui l'apprennent comme on fait les autres langues. Ce langage s'appelle Fxarette.»

Tout succombe au verbe, même le muet, même le tyran que Shéhérazade tient chaque nuit en haleine. Pétrie de littérature, d'histoire, de philosophie, de médecine et de mille autres sciences, Shéhérazade, qui brave le despotisme sanguinaire et silencieux de son maître et roi, est l'exemple même de ce pouvoir hautement considéré et à la fois menaçant qu'est le langage. Aussi ne doit-on pas attribuer l'engouement que connurent les *Mille et Une nuits* au simple érotisme exotique des contes. Au-delà du décor, les voilages de soie et des divans luxuriants, au-delà des anecdotes licencieuses, ce que Galland et avec lui les Français découvrent, c'est qu'en Perse comme en France, l'art de plaire est langage.

> Au-delà du décor, les voilages de soie et des divans luxuriants, au-delà des anecdotes licencieuses, ce que Galland et avec lui les Français découvrent, c'est qu'en Perse comme en France, l'art de plaire est langage.

La rencontre avec l'altérité n'aboutit donc pas systématiquement à l'acceptation et à la compréhension de la différence. Car cette rencontre déclenche une analyse réflexive, voire une introspection, comme si la présence de la différence était nécessaire pour penser le même: Michel de Certeau n'écrit-il que "*Le récit produit un retour de soi à soi par la méditation de l'autre*"?

Le voyageur du XVIIe siècle s'attarde plus particulièrement sur les mœurs de l'autre qu'il reconnaît en lui, comme ici la civilité ou l'art de discourir, sans pour autant relativiser ces mœurs selon les cultures. Il subsiste donc de la différence, cependant, comme le dit François Hartog au sujet des analogies chez Hérodote, *«c'est de la différence assignable et mesurable, donc maîtrisable»*. L'assimilation est tentée mais inaccomplie car l'ethnocentrisme est si fort que la moindre incompréhension des mœurs étrangères développe un rejet, qui, a fortiori, empêche la connaissance de l'autre. ■

La 22e Exposition Internationale du Coran Ramadan 2014, Téhéran

Reportage de
Babak Ershadi



▲ *Photos: exposition internationale du saint Coran au Grand Mossallâ de l'Imam Khomeyni de Téhéran. Photos par Babak Ershadi*

Comme tous les ans, c'est le ministère de la Culture et de l'Orientation islamique qui est l'organisateur principal de l'Exposition internationale du saint Coran, qui s'est tenue du 23 juin au 13 juillet 2014 dans la capitale iranienne à l'occasion du mois de ramadan. Dans sa 22e édition, cette exposition fut l'hôte de personnalités, chercheurs, artistes et maisons d'édition de l'Iran et de quinze pays musulmans. Lors des cérémonies d'inauguration du 23 juin, le ministre de la Culture, M. Ali Jannati a appelé à une relecture du Livre saint des Musulmans en tenant compte des besoins du monde contemporain: «*Le Coran est l'élément principal de l'identité commune de tous les Musulmans. Pour ne pas nous laisser aller à des excès, nous devons tous considérer le Coran comme notre point de repère*», a-t-il déclaré.

Cette année, l'Exposition internationale du saint Coran n'a pas eu lieu, comme tous les ans, au Grand Mossallâ de l'Imam Khomeyni de Téhéran, les organisateurs ayant décidé qu'elle se tiendrait cette fois-ci quelques centaines de mètres plus loin, vers le nord, au Musée-jardin de la Défense sacrée. Ce changement semble ne pas avoir été apprécié par certains visiteurs qui se sont plaints surtout de la difficulté d'accès à ce lieu en comparaison avec le «Mossallâ», tandis que des responsables de stands estimaient que les infrastructures existantes du Musée-jardin de la Défense sacrée n'étaient pas suffisantes pour accueillir cette exposition et ses très nombreux visiteurs pendant une vingtaine de jours d'affilée. Cependant, parmi les habitués de cet événement annuel qui se tient régulièrement au mois de ramadan



à Téhéran, beaucoup se disent satisfaits de ce déménagement car, outre la visite de l'exposition du saint Coran, ils ont eu également la chance de découvrir pour la première fois le Musée-jardin de la Défense sacrée, un grand site culturel dédié aux héros de la guerre de 1980-1988, au cœur d'un grand jardin formidablement aménagé qui fait partie des paysages urbains de la capitale iranienne depuis son inauguration il y a deux ans, mais qui reste encore inconnu du grand public.

Le Coran et le ramadan:

«Le mois de Ramadan au cours duquel le Coran a été descendu comme guide pour les gens, et preuves claires de la bonne direction et du discernement.» (Coran, 2:185)

Ramadan est la neuvième lune du calendrier musulman. Le ramadan est le mois du jeûne, mois pendant lequel les Musulmans et les Musulmanes qui ont l'âge et les conditions de santé requises, doivent éviter de manger et de boire et s'abstenir des désirs et des pêchés du lever au coucher du soleil. Le mois du jeûne commence avec l'observation de la lune de ramadan, et sa fin est également marquée par l'observation de la lune de Chawwal dont le premier jour est l'Aïd

> Les fidèles consacrent davantage de temps à la lecture du saint Coran et certains d'entre eux essaient de lire la totalité des textes coraniques en ce mois béni, en lisant chaque jour un chapitre (*dix joz'*) qui représente un trentième du Livre saint.

al-Fitr, fête de la rupture du jeûne. Ramadan n'est pas seulement le mois de la purification du corps, mais aussi celle de l'âme: c'est le temps privilégié de





aux choses de la vie quotidienne, ce mois béni est plutôt le mois où les croyants sont appelés à se montrer plus attentifs à ce qui se passe dans leur environnement social, car ramadan est le mois de la charité, de la fraternité, du secours et de la solidarité sociale. Le mois de jeûne est aussi une occasion pour raviver les sentiments au sein de la famille.

La nuit d'Al-Qadr: une nuit plus éminente que mille mois

l'année pour que les croyants établissent de nouveaux liens avec Dieu en faisant plus attention à la prière. Les fidèles consacrent davantage de temps à la lecture du saint Coran et certains d'entre eux essaient de lire la totalité des textes coraniques en ce mois béni, en lisant chaque jour un chapitre (dix *joz'*) qui représente un trentième du Livre saint.

Contrairement à l'idée reçue qui ferait de ramadan une période de détachement total de la vie matérielle et de l'inattention

Les hadiths du Prophète Mohammad nous apprennent que ramadan est le mois le plus éminent de l'année, et le Coran souligne que la Nuit d'Al-Qadr (Nuit du Destin) est le moment le plus béni de tout le mois de ramadan. C'est pendant cette Nuit du Destin que Dieu révéla le Coran, en sa totalité, à son messager. D'après la tradition chiite, la Nuit du Destin serait la 19e, la 21e ou la 23e nuit de ramadan.

***

Sourate Al-Qadr

«Au nom de Dieu, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux.
Nous l'avons certes, fait descendre (le Coran) pendant la nuit d'Al-Qadr.
Et qui te dira ce qu'est la nuit d'Al-Qadr?
La nuit d'Al-Qadr est meilleure que mille mois.
Durant celle-ci descendent les Anges ainsi que l'Esprit, par permission de leur Seigneur pour tout ordre.
Elle est paix et salut jusqu'à l'apparition de l'aube.» (Coran, 97: 1-5)

L'Exposition du Coran: place au dialogue!

En visitant l'Exposition du Coran, plusieurs choses peuvent rapidement attirer l'attention. Cet événement culturel annuel dédié au Livre saint des musulmans a une particularité plus ou moins exceptionnelle: l'objet principal de cette «exposition» n'est pas un objet rare ou une pièce d'un musée d'art, d'histoire ou d'archéologie, ni une dernière découverte scientifique ou technologique sortie toute chaude des laboratoires de recherche. Rien de tout cela! Il s'agit là du Livre dont chaque famille a chez elle au moins un exemplaire. Par conséquent, avant de venir à l'exposition, tous les visiteurs en connaissent l'objet, chacun à sa manière, et s'ils s'y rendent c'est peut-être pour partager avec les autres cette expérience

de vivre avec le Coran. Cette exposition semble être avant tout l'occasion du dialogue. Devant de nombreux stands, des gens – des inconnus – s'arrêtent pour échanger quelques mots ou converser quelques minutes avec les responsables du stand ou avec les autres visiteurs. Certains stands sont animés par de vrais professionnels, parfois de jeunes étudiants en théologie en habit religieux, qui invitent les visiteurs à y rester pendant quelques minutes pour participer à un petit concours, gagner éventuellement un petit cadeau, et surtout apprendre de nouvelles choses à propos du Coran. Dans cette ambiance chaleureuse et conviviale, il n'est donc pas difficile de fraterniser et de s'entendre autour de l'axe qui unit les gens depuis de longs siècles: le saint Coran.



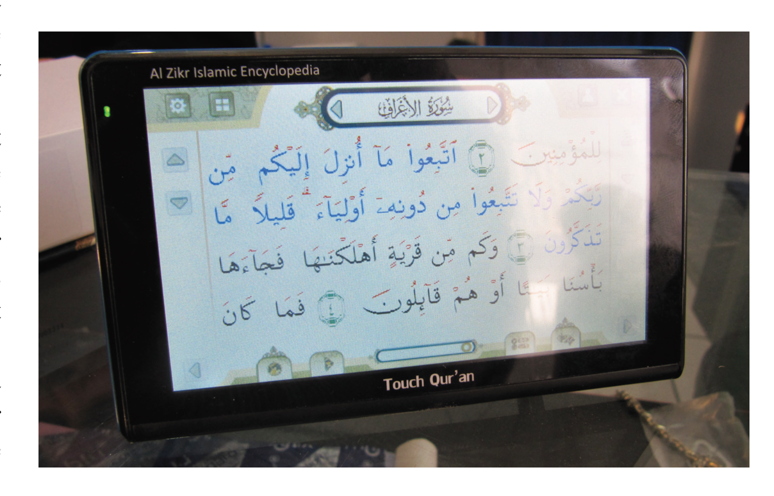
▲ Photo par Mohammad Ali Marizad

> Avant de venir à l'exposition, tous les visiteurs en connaissent l'objet, chacun à sa manière, et s'ils s'y rendent c'est peut-être pour partager avec les autres cette expérience de vivre avec le Coran. Cette exposition semble être avant tout l'occasion du dialogue.

L'Exposition du Coran: place aux femmes!

Le visiteur de l'Exposition du saint Coran peut s'étonner aussi du nombre important de femmes parmi les visiteurs. Le mois de ramadan est, certes, l'occasion de plus d'attention à la vie spirituelle. L'intérêt que ces dames portent à cet événement culturel s'explique en partie par les traditions du mois du jeûne. Mais on peut deviner aussi que les hommes et les femmes de toutes tranches d'âge viennent visiter l'Exposition du saint Coran parce qu'ils se sentent concernés. Bien loin des clichés qui suggèrent souvent que la vie moderne et la vie spirituelle seraient incompatibles, le changement des modes de vie généré par la modernité peut éveiller chez les gens un besoin accru de repères moraux et spirituels. Pour beaucoup de musulmans, les meilleurs de ces repères sont à chercher dans la Parole divine, pour arriver à un équilibre permettant de réconcilier ce que certains croient inconciliable, l'équilibre entre le mode de vie spirituelle musulman et les exigences d'un mode de vie «moderne».

Cette question touchant notamment la





▲ *Le 8 juillet, Kâzem Chalipâ (né en 1957), célèbre peintre de la Révolution et de la guerre 1980-1988, a installé son chevalet contre le mur de la mosquée du Musée-jardin de la Défense sacrée.*
Photo par Amir Hossein Bandi

place des femmes, les organisateurs de cette exposition s'y sont montrés sensibles, entre autres en organisant des stands de livres intéressant surtout un public féminin: le Coran et la vie familiale, le Coran et l'éducation des enfants, le Coran et la condition féminine, le Coran et l'insertion socioprofessionnelle des femmes, etc.



L'exposition du Coran: place au progrès!

Presque tous les stands sont équipés de grands écrans et d'ordinateurs mis à la disposition des visiteurs. Les versions électroniques et numériques du Coran, accompagnées de traduction et de commentaires, interactives et multimédias sont particulièrement recherchées par des visiteurs qui souhaiteraient avoir un exemplaire numérique du Livre saint sur leur téléphone portable, tablette ou ordinateur.

Les cours coraniques, les ouvrages scientifiques et d'autres produits sont présentés sous forme de CD Rom, DVD audiovisuel, etc. La facilité et la précision qu'offrent ces supports numériques ont amené les organisateurs de l'Exposition internationale du saint Coran à consacrer des centaines de mètres carrés aux stands qui offraient des services spécialisés dans ce domaine.

Les stands des Ecoles de théologie

Plusieurs écoles de théologie du pays, notamment celles de Téhéran et des villes saintes de Machhad et de Qom ont profité de cette occasion pour présenter leurs dernières publications et une collection des meilleurs projets de recherche qu'elles ont dirigés depuis un an. Plusieurs stands ont été également consacrés aux écoles religieuses des femmes qui ont exposé cette année près de soixante ouvrages des chercheuses de ces écoles dans différentes disciplines des sciences islamiques. Tous ces livres ont été publiés par «Hâjar», maison d'édition du Centre de la Direction des écoles théologiques de femmes. Les meilleurs mémoires et thèses de fin d'études des étudiantes étaient également exposés. Les stands les plus animés permettaient aux visiteurs hommes et femmes de parler en tête-à-tête avec les religieux ou les religieuses des écoles de théologie et de leur poser leurs questions diverses tant sur les aspects pratiques que théoriques de la vie religieuse et de la spiritualité.

Les stands universitaires

Les stands universitaires de l'Exposition du saint Coran étaient dirigés par le Centre académique de l'éducation de culture et de recherche (Djahâd Dâneshgâhi). Les ouvrages et les recherches présentés dans ces stands étaient plutôt des études coraniques sous forme de projets de recherches interdisciplinaires qui proposaient des approches scientifiques variées sur le Coran et les sciences coraniques: histoire, philosophie, sociologie, psychologie…

Les stands des éditeurs

Les maisons d'édition spécialisées



dans la publication du saint Coran et des ouvrages de sciences islamiques ont permis aux visiteurs de se familiariser avec l'évolution de l'exégèse et des sciences coraniques depuis le Ier siècle de l'hégire jusqu'à nos jours, sous forme d'une présentation de 120 ouvrages historiques des plus célèbres exégètes et commentateurs du saint Coran.

Les stands pour enfants

Organisés sous l'égide du ministère de l'Education nationale, ces stands ont présenté les dernières nouveautés dans le domaine de l'éducation coranique des enfants: livres, audiovisuels, multimédias, jeux et autres produits pédagogiques au service de l'enseignement des concepts coraniques et des leçons élémentaires de théologie pour enfants. ■



UNEDITED HISTORY

Iran 1960-2014

Musée d'art moderne de la ville de Paris, 16 mai-24 août 2014

Une leçon d'histoire bien documentée

Jean-Pierre Brigaudiot

Comme je l'ai annoncé dans mon article précédent[1], fondé sur un entretien avec la commissaire Catherine David, cette exposition est un événement. Un événement au plan culturel et historique, une leçon d'histoire, un éclairage porté sur une période assez généralement méconnue de la société et des arts iraniens. En témoigne la longueur de la file d'attente lors du vernissage au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, et cela jusque tard dans la soirée. En effet, il n'y a jamais eu, en France, d'exposition d'art moderne ou contemporain iranien d'une telle dimension, pas plus que d'une telle ambition. Ce qui a été montré de l'art moderne et contemporain iranien n'en a révélé que certains aspects, comme par exemple la photo. Pour ce qui est du cinéma, il est un cas à part et bénéficie ici d'une notoriété et d'une estime certaines. Le public du vernissage du Musée d'art moderne de la Ville de Paris était un public très majoritairement iranien, de ces Iraniens qui pour la plupart vivent en France, souvent devenus français, mais peu importe, leur cœur reste iranien! Vernissage où l'on parlait farsi, où les uns et les autres se retrouvaient entre eux et retrouvaient, à travers ce qui est exposé, un Iran qu'ils avaient connu avant de le quitter. Ou, pour les plus jeunes, découvraient un passé artistique qu'ils ignoraient, une *Unedited history*, ce qui est le titre de l'exposition. On pouvait remarquer également la présence d'artistes iraniens, vivant à la fois en Iran et en France, et de quelques galeristes parisiens qui ont exposé ou exposent ceux-ci.

Une exposition à caractère documentaire marqué

L'exposition est conséquente, à la mesure de ce musée; le parcours proposé est un long parcours jalonné d'œuvres très diverses par leurs formes et leurs formats: peintures, photos, installations, films, travaux graphiques et documents se succèdent ou se mêlent, se complètent, se font écho. Œuvres de beaucoup d'artistes disparus et de plus jeunes artistes, œuvres modernes et œuvres que l'on qualifie de contemporaines. En fait ce qui caractérise cette exposition et en même temps la qualifie est son contenu documentaire en tant que tel ou bien inclus dans les œuvres photographiques et cinématographiques dont le pouvoir attractif est indéniable car ce sont des documents et quelquefois, en même temps, des œuvres. Ce phénomène est certes dû au parti pris et aux choix opérés par la commissaire et son équipe, de couvrir un demi-siècle d'art iranien dont une bonne part, depuis la révolution de 1979, n'est pas connue ici et peu connue en Iran même. L'exposition résulte évidemment de choix, ceux de montrer certains artistes et certains moments davantage que d'autres. Chaque période et chaque œuvre, ou presque, se donnent à percevoir accompagnées d'un ensemble documentaire qui les contextualise dans un parcours simplement chronologique.

Le festival de Shirâz/Persépolis

Cependant, du fait des dates couvertes par cette



▲ *Tour photo à l'exposition* Unedited History. *1er chapitre: "Les années de modernisation" 1960-1978*

exposition, 1960 à 2014, l'exposition témoigne de deux décennies de vie artistique iranienne antérieures à la Révolution. Ce qu'on a oublié ou pas connu. Durant cette période qui précède la révolution, on remarque l'existence d'une Biennale de Téhéran (1958-1966) et surtout du festival Shirâz/Persépolis qui se tient chaque année de 1967 à 1977. Il est ici bien documenté, avec films, affiches, photos, pages de journaux, catalogues et publications diverses. L'Iran qui, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, ne comptait guère dans le monde de l'art moderne, a connu un essor artistique important entre le début des années soixante et la fin des années soixante-dix, et ce festival d'art de Shirâz/Persépolis a contribué grandement à cet essor d'un art à caractère international. La documentation présente dans l'exposition permet de prendre la mesure de ce que fut ce festival, c'est-à-dire bien davantage qu'un festival folklorique, ou d'arts modernes, centré sur la Perse elle-même. Ce fut un festival d'envergure mondiale associant le meilleur des traditions culturelles et artistiques aux arts expérimentaux. Et s'y produisirent, dans un grand nombre de disciplines comme la danse, le théâtre, la performance, la musique, des artistes iraniens et d'autres, non moins célèbres et ayant contribué à faire l'art moderne, venus du monde entier. Pour citer quelques-unes des figures connues ici, il y eut Bob Wilson, Jérôme Savary, la chanteuse iranienne Parisâ, et la présence d'artistes, musiciens, danseurs, performeurs d'un grand nombre de pays

> Ce qui caractérise cette exposition et en même temps la qualifie est son contenu documentaire en tant que tel ou bien inclus dans les œuvres photographiques et cinématographiques dont le pouvoir attractif est indéniable car ce sont des documents et quelquefois, en même temps, des œuvres.



▲ *Famille iranienne, Mohsen Rastani, 1983-2014, 70x70 cm*

du monde, par exemple, d'URSS, du Sénégal, du Rwanda. Il faut se rappeler que cette période, davantage que centrée sur des questions formelles (abstractions géométriques ou lyriques), s'interroge sur le concept d'art et conçoit l'art à la fois comme une posture et comme une fusion de celui-ci avec la vie. A bien regarder la documentation, on perçoit ce festival comme un événement réellement mondial de la création artistique à l'égal, si la comparaison a un sens ici, de la Biennale de Venise ou de la Dokumenta de Kassel. Ici, évoquant ce festival de Shirâz/Persépolis, on se rend compte que l'exposition *Unedited Story* donne à voir davantage la manifestation artistique, que les œuvres, malgré les films et les photos. Parti-pris médiatique, sans doute normal puisque l'on ne peut plus montrer les œuvres, où cependant œuvres et artistes sont occultés derrière l'événement. Toujours est-il que ce festival de Shirâz-Persépolis fut un événement marquant de la décennie de son existence.

La photo comme témoignage avant d'être un art

L'un des aspects de la photo iranienne est celui qui rend compte de la révolution, témoignage vécu des jours cruciaux où l'ancien régime, celui du Shâh, s'effondre, photo en noir et blanc, comme le plus souvent dans cette exposition, photo qui d'autre part et d'une certaine manière ressemble à celles des autres révolutions, à Saint Petersburg, à Prague ou à Budapest, en Lybie ou en Irak: mêmes foules enthousiastes, même occupation de la rue, même statues renversées, même ralliement de l'armée.

Autre aspect documentaire de cette exposition, mais cette fois à travers l'œuvre de photographes choisis parmi d'autres: on retrouve certains de ceux qui ont couvert la guerre Iran-Irak, en tant que reporters et artistes et d'autre part ceux qui ont œuvré à montrer directement, objectivement, autant que faire se peut en photo, la société iranienne du demi-siècle concerné. Cette guerre Iran-Irak qui dura presque huit ans fut terrible, jalonnée de carnages et de bombardements chimiques, de destructions de villes et de territoires entiers pollués pour longtemps. Elle a donc été largement couverte par des photographes iraniens et montrée dans tout l'Iran, tant pour glorifier le mythe

du martyr, souvent très jeune, presque encore adolescent, que pour souder et motiver la population. Ceci donna lieu à un essor de la photographie iranienne de reportage puis, un peu plus tard, de la photo dans la diversité de ses genres et pratiques. Ces photos de la guerre ont été très exposées dans le pays, y compris par les institutions muséales comme le Musée d'art contemporain de Téhéran, ce qui contribua à légitimer et à doter celles-ci d'une aura en tant qu'art. L'essentiel des photos montrées par cette exposition sont en noir et blanc, même lorsqu'elles atteignent le vingt et unième siècle: photos très rudes de gens simples avec Mohsen Rastani, photos de la misère des prostituées de Kâveh Golestân ou photos de travestis, faites par Tahmineh Monzavi. Parti pris des commissaires de retenir le seul noir et blanc, choix homogénéisant qui implicitement cantonne peu ou prou cette photo sociale ou de reportage dans le passé et lui confère davantage un statut documentaire qu'artistique. Pour les photographes reporters de guerre, connaissant un peu leur œuvre pour avoir vu, au début des années 2000 une très grande exposition présentée par le Musée d'art contemporain de Téhéran, ce qui est montré ici ne rend pas vraiment compte de l'ampleur de ce phénomène en matière de photo. De ce qu'il généra comme pratique photographique

> Cette guerre Iran-Irak qui dura presque huit ans fut terrible, jalonnée de carnages et de bombardements chimiques, de destructions de villes et de territoires entiers pollués pour longtemps. Elle a donc été largement couverte par des photographes iraniens et montrée dans tout l'Iran, tant pour glorifier le mythe du martyr, souvent très jeune, presque encore adolescent, que pour souder et motiver la population.



▲ *A gauche: projection de photos de la Révolution islamique d'Iran de Bahman Jalali et Rana Javadi prises en 1978 et 1979*



▲ *A gauche: Kavir (Désert), Kâzem Chalipa, huile sur toile, 1984, 160x130 cm*

spécifique, même si certaines photos de Bahman Jalâli ou de Jâssem Ghazbânpour sont évidemment présentes ici.

Le cinéma, la télévision et la vidéo

Que ce soit le festival Shirâz/Persépolis, la révolution, la guerre ou la vie quotidienne, ces moments sont également documentés par le film et par la télévision dont de nombreux extraits ou séquences sont projetés. Kamran Shirdel accumule les séquences filmiques sur la révolution en marche: la rue, les manifestations, l'armée qui sympathise, la fabrication des affiches. Bahman Kiârostami use également de la télévision pour rendre compte, à chaud, de l'événement en cours. Dans le contexte de l'exposition, la vidéo concerne davantage les artistes contemporains qui en usent plutôt en tant qu'outil de création autonome, loin des moments tumultueux qu'a connus l'Iran.

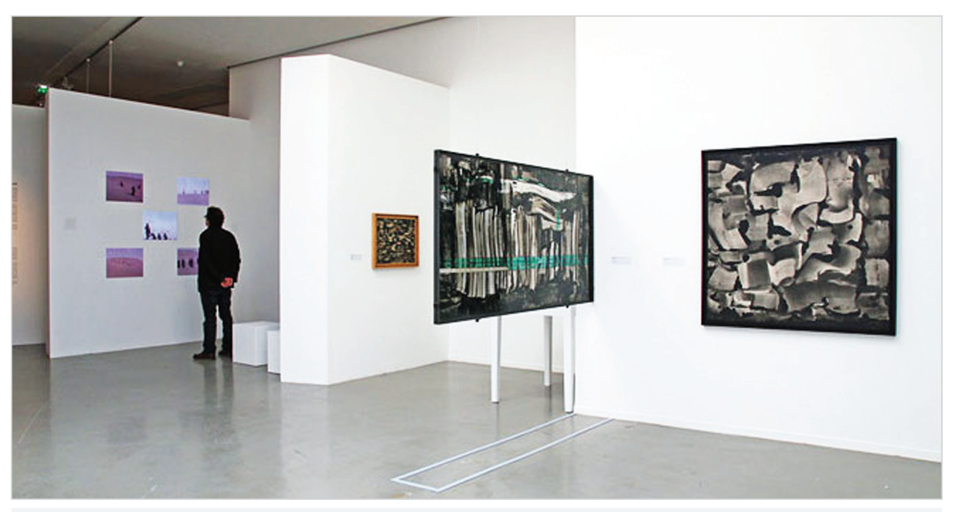
Pour ce qui est du cinéma en tant qu'œuvre et pas seulement en tant que reportage, une série de projections de films et d'interviews d'acteurs et réalisateurs iraniens (ou non) aura lieu dans un cinéma du Quartier Latin en complément à ce que montre le Musée d'art moderne de la ville de Paris.

La peinture

Elle est ici un peu décalée, en retrait car moins documentée, sauf en ce qui concerne Mohasses, celui-ci jouissant d'une véritable exposition personnelle au sein de cette grande exposition. Ce qui est exposé, mais ne représente pas l'œuvre de Mohasses dans sa globalité, est une peinture de petits et moyens formats, accompagnée de collages, d'ouvrages divers et éditions, peinture très identifiable années cinquante dans son esprit, je veux dire identifiable comme relevant de cette époque, centrée sur la figure humaine, une figure souffrante, qu'on peut percevoir d'une certaine manière comme un autoportrait suggéré par la figure de l'autre, figure sans pieds

ni mains. Cette peinture convoque plus ou moins et de différentes manières, des figures de Fautrier ou de Dubuffet. Un beau texte est à lire avec l'article *Pétrole surmoi* écrit pour cette exposition, publié dans le catalogue par Morâd Montazami. En tant que membre de l'équipe organisatrice de cette exposition, il a certainement joué un rôle majeur dans la façon dont est pensée et montée cette exposition; sa culture et ses origines iraniennes y étant pour beaucoup. Il y a également la présence importante de Behjat Sadr, un peintre dont l'œuvre abstraite rencontre, entre autres, celle de Soulages et occasionnellement l'art optique. La plupart de ses œuvres sont constituées de réseaux de lignes parallèles sinuant dans le tableau et faites avec un outil évoquant un large peigne. Avec Mohasses et Sadr, il s'agit de faire connaitre deux aspects de l'art moderne iranien tel qu'il a pu se développer dès avant la Révolution, avant que les galeries ne soient fermées. Il s'agit aussi de montrer, à la fois, une réelle singularité artistique détachée des formes traditionnelles héritières de la culture persane et une réelle qualité artistique point trop redevable de la modernité internationale. Car l'un des problèmes de l'émergence d'un art contemporain en Iran est celui d'une autonomie à l'égard de la tradition locale en même temps qu'à l'égard des courants artistiques dominants de par le monde. D'autres œuvres picturales témoignent d'un engagement d'artistes, au moins momentanément, dans l'élan et l'enthousiasme révolutionnaires. Avant la Révolution, l'art moderne agit souvent en manifestant une opposition au régime du Shâh,

> Avec Mohasses et Sadr, il s'agit de faire connaitre deux aspects de l'art moderne iranien tel qu'il a pu se développer dès avant la Révolution, avant que les galeries ne soient fermées. Il s'agit aussi de montrer, à la fois, une réelle singularité artistique détachée des formes traditionnelles héritières de la culture persane et une réelle qualité artistique point trop redevable de la modernité internationale.



▲ *A gauche: films de Parviz Kimiavi. A droite: peintures sur verre et aluminum de Behjat Sadr, années 1970*

opposition politiquement souvent très à gauche. L'Iran dans le moment de la Révolution a développé, parmi les autres formes d'art, un art iconographiquement proche de l'art de la révolution bolchevique et de ce qu'on a appelé le réalisme socialiste, ce qui se perçoit surtout dans les affiches, mais aussi dans les œuvres murales ou sur toile d'Hannibal Alkbas et de Kâzem Chalipâ, art un peu naïf et populaire de l'un et symboliste, qu'on pourrait qualifier de saint-sulpicien, du second, où apparaissent et transparaissent les éternelles illusions et espoirs des peuples en ces fameux lendemains qui chantent ou devraient chanter. Evidemment l'œuvre de ces artistes ne se limite pas à cette période et revêt d'autres aspects moins illustratifs.

L'art contemporain

Celui-ci est nettement séparé de l'ensemble de l'exposition, tant au plan de l'espace muséal qu'au plan d'une absence de documentation qui peut surprendre. Quelques artistes iraniens, surtout d'origine iranienne, sont là, avec photos, installations et vidéos, ces deux derniers genres aujourd'hui encore peu présents en Iran, faute, sans doute, d'institutions dotées d'espaces et de volonté pour les accueillir. Ainsi le Musée d'art contemporain de Téhéran se consacre davantage à un art moderne appartenant au passé et à des formes d'art véhiculant tant bien que mal l'association d'un héritage de la culture persane avec celui de la modernité mondiale. Seule la Maison des artistes de Téhéran permet, un peu, occasionnellement, des expressions actuelles mais d'un niveau qualitatif très inégal avec des artistes encore novices. Ici, une artiste, Chohreh Feyzdou, disparue en 1996, beaucoup montrée en France et y ayant vécu, se voit consacrer une salle entière avec une œuvre énorme, portant sur la mémoire, l'inventaire, le classement, dans un esprit très proche du travail de Boltanski: une sorte de grenier où chaque objet teinté en marron foncé contribue à créer une



▲ *Oeuvre de Chohreh Feyzdjou, installation de différents matériaux, 1987-1994*

atmosphère sépulcrale, un lieu qui d'une certaine manière donne à penser aux tombeaux des pharaons ou autres dignitaires de l'histoire. Bocaux étiquetés, rouleaux peints emballés ou installés sur des présentoirs à tissus ou moquette, châssis nus accumulés. Chohreh Feyzdou avait acquis une certaine notoriété et participé à de prestigieuses manifestations dont la Dokumenta. Narmine Sâdegh illustre très littéralement la *Conférence des oiseaux*, ce fameux conte iranien, en une installation multimédia très à la mode avec, donc, une œuvre au sujet d'une œuvre. Décalé dans ce contexte, Behzâd Jâez, photographe, montre de manière très indifférente, en une longue série de petits formats en noir et blanc, les activités quotidiennes d'une école islamique. Ici point de parti pris esthétique, point de cadrages ni de lumières recherchées, juste une photo constat d'un lieu où les activités quotidiennes semblent coupées du temps présent. Mitrâ Farahâni présente une installation multimédia, dessin et vidéo. Violence de ces très grands dessins au fusain où les figures humaines tiennent, portent des têtes coupées, éventuellement leur propre tête. L'explication se tient dans une salle à part où une vidéo montre la visite guidée d'un musée, face au David et Goliath du Caravage, David exhibant la tête de Goliath qui serait à l'image du visage du Caravage. L'exposition, en son parcours orienté, se termine avec un travail infographique d'Arash Hanâei, qui vit entre Téhéran et Paris. Ce travail, entre bande dessinée et numérisation de photographies, porte sur la ville de Téhéran, en montre les immenses peintures murales si présentes, représentations idéalisées du guide suprême ou des martyrs de la guerre, vues des ponts et autoroutes urbaines, des motifs ornementaux.

Evidemment, ces choix très limités en matière d'art contemporain sont loin de rendre compte de la réalité mouvante de la scène artistique de l'Iran d'aujourd'hui, scène difficile à cerner puisque cet art se déploie au moins autant à l'extérieur de l'Iran qu'en Iran même, puisque les institutions n'ont pas encore pris en charge cet art d'aujourd'hui.

Ces choix très limités en matière d'art contemporain sont loin de rendre compte de la réalité mouvante de la scène artistique de l'Iran d'aujourd'hui, scène difficile à cerner puisque cet art se déploie au moins autant à l'extérieur de l'Iran qu'en Iran même.

Et tout ce qui n'est pas montré

Si l'exposition peine à rendre compte de l'art iranien actuel, qui reste encore souvent lié à la tradition esthétique et culturelle régionale, mais également à la vie quotidienne, elle oublie aussi que l'Iran recèle une photographie d'une autre qualité et envergure que ce qui est montré ici, peut-être trop déterminé par le parti pris documentaire. Cet oubli permet de centrer davantage l'exposition sur la découverte d'un moment d'histoire que sur le présent, ce qu'implique le titre choisi. Une exposition est déterminée par des choix, et ainsi peut-on comprendre, par exemple, l'absence de Parviz Tanâvoli et de bien d'autres artistes importants de ces dernières décennies, celles où l'art iranien acquiert réellement sa spécificité, ailleurs que dans la conformité à un art international. Cette exposition qui prend place au moment même des négociations de l'Iran avec d'autres pays, pourrait n'être qu'un premier volet, prélude à d'autres expositions. ■

1. Voir le numéro 102 de *La Revue de Téhéran*.

Mario Scalési*: un poète de la nuit ou de quelques sources de la mélancolie (2ème partie)

Ezzedine Sghaïer
Université de Tunis

"Le point de départ est simple: la plupart des hommes ignorent leur ombre."[1]

Mélancolie de la mort

Scalési est-il né pour se mirer dans la mort qui le pressait déjà avant sa naissance de montrer la hideur de sa carcasse? Comment Scalési ne peut-il vivre, ni mourir, puisqu'il dit être déjà mort, voué à la certitude de l'inanité de la vie? Mourir un peu lui fait-il perdre son visage derrière la quête d'un non-visage qu'il dessine au gré d'un langage pathétique et émouvant surgi de sa conscience malheureuse? Meurt-il un peu pour ne pas dire que l'acte de la mort pour le poète n'est rien d'autre que cesser de comprendre le monde et cesser de crier la misère et l'indécence de la vie? L'existence de Scalési, tragiquement lyrique, vibre dans des rimes gorgées d'un trop plein de déchéance et de spleen. Cette existence lyrique du poète se mire dans la douleur à travers laquelle se relient les fêlures entre elles pour créer cette nasse insurmontable de cris et de transgression contre Dieu et une société féodale encore bien asservie par un régime beylical dont les faveurs ne touchaient que les hommes de sérail et des étrangers privilégiés en échange de conseils et de profits. Le bannissement de Scalési provient de ces structures mentales instituées et imperméables à la détresse des déshérités.

Encore faut-il identifier le cordon ombilical liant les fondements poétiques de Scalési avec le contexte de leur production en prenant notamment en compte le "déterminisme du temps pré-spéculaire"[2] de l'enfant qui peut leur fournir une perspective de compréhension et d'explication: il s'agit ici d'émettre l'hypothèse selon laquelle le poète que Scalési est devenu était d'abord et avant tout le produit socio-historique de ses ascendants et du contexte sociopolitique qui l'a vu naître. L'âme du poète a été pétrie et façonnée de la sorte par «*l'ombre*», «*le crépuscule*», «*le noir*», «*les ténèbres*», «*la nuit*», etc., qui remplissent les pages des *Poèmes d'un maudit*. C'est donc de l'avant et de l'après sa constitution que l'âme du poète tire sa couleur bilieuse. Sinon que faut-il récolter de la bestialité de la fin d'une époque que la Conférence de Berlin[3] et son idéologie esclavagiste n'avaient pas encore effacée des mémoires? Voire les projets de spoliation et les moult infamies que la *Conférence* en question défendait et dont la Tunisie des parents de Scalési fut également victime. D'ailleurs, même avant l'arrivée de ces immigrés économiques dans le pays du jeune libertin que fut Saint Augustin, les ancêtres du poète ne semblaient pas avoir transmis un quelconque patrimoine ni la moindre richesse connue à leurs descendants, si ce n'est un héritage de déficience génétique et matérielle, qui a conditionné de fond en comble la vie avant la vie de Scalési.

La misère rampante, doublée de l'illettrisme des parents, traduit l'agressivité de l'existence et imprégnait

déjà de ses marques de débilité le patrimoine génétique désaffecté et traumatisé de l'embryon scabreux en phase de constitution déficitaire.

La matrice et le placenta infectés de la mère seraient-ils, comme la médecine moderne l'affirmait, responsables de la contamination phtisique prénatale de l'enfant en devenir? Le souvenir de la chute dans "*L'escalier de la mort*"[4] ou la descente dans le maelström de la vie forge, creuse et vampirise les envols et les élans avortés du petit bossu scalène.

Dans ces sphères, la difformité réelle du corps se double d'une difformité intérieure immédiate, trouvant son origine dans une difformité ontologique de l'être infantile inquiet. La déficience organico-psychologique originelle où prend naissance la sensibilité existentielle de Scalési n'est-elle pas au fond une contre-épreuve de santé mentale de l'écoulement du temps imprégnant l'acte d'écrire?

Le retournement de miroir, ce premier signe de prise de conscience de Scalési ne peut échapper, dans son processus de développement, au sentiment d'incomplétude, entendu ici comme un sentiment dégradant et un manque, le signe d'une pathologie psycho-somatique.

Marqué par un sentiment d'infirmité innée, le poète n'est-il pas venu au monde avec une dépression nerveuse? Les théories psychanalytiques ne font-elles pas remarquer que la mélancolie n'est jamais que la conscience de l'état du corps, qui fait bien penser à l'émotion comme "*sentiment des modifications organiques déterminées en premier lieu par les conditions de perception*"[5] objective et subjective? Justement, les conditions de perception objective et subjective font voir comment la perception subjective, résultant de la trajectoire empirique personnelle de Scalési est sans cesse affectée. Mais cette affection s'insère dans un processus de maturation que la perception objective elle-même expose à toutes les modifications et altérations possibles, causées par la société et l'environnement culturel en général. On est là, en fait, aux prises avec la conscience de la condition dramatique de Scalési.

> Le retournement de miroir, ce premier signe de prise de conscience de Scalési ne peut échapper, dans son processus de développement, au sentiment d'incomplétude, entendu ici comme un sentiment dégradant et un manque, le signe d'une pathologie psycho-somatique.

Il semble que, dans le cadre de celle-ci, Scalési appréhende son corps comme une sorte d'ectoplasme impersonnel qu'il ne cesse de traîner en son for intérieur. Mais cette intériorité, affectée et installée dans la peine et les pleurs[6], demeure dépendante du regard qui autorise la prise de conscience de l'appropriation contrariée de son corps. Scalési rejette son corps. Alors que ce rejet mâtiné de haine et de méconnaissance de celui-ci proviendrait sans doute de *l'introjection*[7] d'un mauvais œil, d'une pulsion comme provenant d'un corps étranger tout-puissant qui se serait installé «à la place» du sujet dès sa naissance, et même sans doute dès sa conception.[8] Cette crise contenue de l'être intérieur scalésien s'inscrit dans la durée. Elle métaphorise chez le poète, à bien des égards, le mythe de *Sisyphe*[9]*,* illustrant un combat inégal entre un sentiment tératologique en forme de malédiction, éclos au cœur d'un corps dépareillé, et un sentiment exceptionnel d'être et de souffrir. Cette poétique mélancolisée de la souffrance suscite,



elle, une impression d'étrangeté propre au corps de Scalési. Le regard fixe sur ce corps, cette position auto-spéculaire du poète, devient à la longue une aliénation, une autodestruction progressive due à l'intensité de son obsession de son corps.

Cerner l'enfance douloureuse, véhiculée par la mémoire à travers les poèmes autobiographiques[10], n'est-ce pas mettre en œuvre l'instance de l'être poétique, si intime de la genèse de l'image du corps, voire des expériences, des actes et des attitudes des autres? Les gestes des autres, quand ils touchent Scalési et le manipulent, ne provoquent-ils pas en lui des sensations d'exaspération? Mais leurs paroles et leurs actions ne peuvent-elles pas aussi l'influencer en dirigeant son attention sur telle partie de leurs corps et de son propre corps?

L'expérience pré-spéculaire à laquelle on s'est référé *supra*, qui a sans doute joué un certain rôle dans la constitution et le devenir du corps souffrant et opaque de Scalési, ne peut-elle pas avoir également une relation complice avec l'univers morbide ultérieur où il se meut? En s'appuyant sur cet argument, le corps devient à la fois une prison terrifiante et un «noir infini»[11] de l'être scalésien qui se mire dans son cœur exténué. Le mirage de Scalési, dans la lassitude d'un cœur blessé, multiplie les spectres de vision et les polypes de l'illusion existentielle.

En tentant de cerner la vision poétique nocturne de Scalési, nous sommes étonnés de constater le rétrécissement du champ de l'être du poète, qui paraît ballotté entre les avatars et les déficiences de son fonctionnement neurophysiologique général et son imaginaire funèbre et ses réminiscences. Cet univers dans sa gestation d'outre-tombe provoque, chez le poète, un sentiment de gibbosité éthique puisant sa force entre autres dans la propre gibbosité scalésienne. Ouvrir et disséquer cette double gibbosité est sous la plume du poète plus qu'un projet légitimement fondé. Il est, pour lui, une raison précoce d'être et de vivre dans la douleur. Mal-être, mal-vivre représentent le processus d'une vie entière, une "gibbosisation" graduelle du monde et du sentiment d'être. L'être et le corps se dévoilent ainsi comme une auto-hallucination atrophiée, une automutilation psychophysiologique.

Les poèmes d'un maudit sont dans ce contexte moins une négation structurée de l'être profond de Scalési et du monde qu'une mystique de révolte contre la mort constatée du monde. L'idéal de perfection de la pensée de la mort et ses métissages dépassent le simple exercice du style poétique. Il s'affirme dans l'horreur de la déchéance du poète et dans l'avidité extatique du questionnement métaphysique angoissant. La sensation de l'immobilité éprouvée par le poète face au monde et à la fuite du temps confirme le poète dans son idée exclusive de détention d'une certaine vérité sur la mort. La vérité de la mort chez Scalési est liée à son état d'épuisement intellectuel. Cette condition inconfortablement exorbitante et velléitaire n'est acceptable pour le poète que dans la mesure où l'écriture poétique devient un garde-fou et un exutoire de l'existence.

Comme on vient de l'indiquer plus haut, *la mort*[12] est dissimulée dans l'apparence de civilisation, elle agit en silence. Elle est un instinct de destruction qui fomente chez Scalési tous les sinistres bouleversements intérieurs. Dans cette perspective, la poésie scalésienne apparaît comme un faisceau de signes de mort reproduisant les signes d'une catastrophe originelle et les tares éthiques de l'humanité. Dès lors, l'œuvre poétique se transforme en une pure expression de la mort.

En rapport avec celle-ci, la création poétique est par conséquent une malédiction que seule la vérité de la mort peut justifier. Ici, la mélancolie en tant que pulsion obsessionnelle de la mort et structure immanente de l'être se métamorphose progressivement à travers le recueil en structure physiologique génératrice d'un langage mortifère.

Les poèmes d'un maudit renferment une vision maladivement cosmologique, voire des objectifs philosophiques dominés par l'inquiétude dans le contexte desquels Scalési puise son être effondré, ivre de toutes les souffrances du monde. Et il marque par là dans «*Les Minarets*»[13] sa préférence et son appartenance au «doute européen»[14]. Cette position intellectuelle du poète cautionne l'idée qu'il se sent un être allogène. D'autant plus que la nature de cette allogénéité peut être révélatrice du malaise dont souffre le poète. Aussi la poésie scalésienne liée à sa dimension méditerranéenne contribue à l'amplification infinie de son exil. Il y a dans la littérature de l'infirmité[15] une figure de l'impotent rusé et satanique incarnant une tristesse infernale dont l'exemple, *Quasimodo,* possède bien des vices similaires à ceux de Scalési. La conscience de Scalési de sa laideur peut expliquer son nihilisme. La grandeur du désir de mourir incarne la posture nihiliste du poète. Elle est ici une auto-négation. Elle est affaire de dénonciation catégorique des pharisiens et des corrupteurs de tous bords qui, dans l'esprit de Scalési, font partie des morts. En outre, il sait sonder la nature humaine dans ses variantes les plus étendues. La mort se déploie à travers la poésie scalésienne comme un abîme insondable. On y relève, par ailleurs, la permanence d'un même schème conceptuel des théories de la mélancolie: la succession des images métaphoriques relatives à l'infirmité de l'homme et du monde tend sans cesse à cerner un même mécanisme depuis l'antiquité: celui de *l'encombrement*[16] qui est en lui-même un autre vecteur de la mélancolie.

> *Les poèmes d'un maudit* renferment une vision maladivement cosmologique, voire des objectifs philosophiques dominés par l'inquiétude dans le contexte desquels Scalési puise son être effondré, ivre de toutes les souffrances du monde.

Selon Binswanger[17], c'est principalement autour de l'histoire du moi et celle du monde que l'histoire de la vie intérieure s'inscrit comme un dépôt désorganisateur de la conscience du moi. La poésie de Scalési est bâtie autour des phases d'excitation et d'apathie mélancoliques que l'étiologie linguistique dévoile à travers la généalogie des multiples incarnations poétiques scalésiennes: le bossu engendre le proscrit, le gueux engendre l'humilié, le pauvre et le révolté. Un malaise récalcitrant qui ne s'évacue jamais du rythme, se présentant comme le moteur originel de la création poétique. Tout effort de sens contraire aboutit au vertige, comme dans un jeu de miroirs où l'image de Narcisse se reflète à l'infini, "en abyme". On peut dès lors dire que le poète et le langage sont confondus comme deux miroirs face à face qui se reflètent l'un l'autre indéfiniment. Le négativisme mélancolique comme système de pensée procure du plaisir, il fournit au poète un statut exclusif d'*homme de trop*.[18]

L'homme de trop est, par ailleurs, un personnage emblématique de la littérature russe du milieu du XIXe siècle incarnant un héritage culturel de première

importance, touchant, par sa vindicte et la violence de sa dénonciation de la misère et de l'injustice, l'aire européenne. Cette figure référentielle de la littérature mondiale montre ensuite ce qui peut le plus clairement définir la position esthétique de Scalési, voire son idéologie. La précarité matérielle, la maladie, le désamour, la privation constituent cet affreux sentiment de laissé-pour-compte. Les larmes d'un homme démuni de tout devient une arme, un acte d'accusation, une forme de résistance: cette poésie douloureuse est indéfiniment ponctuée de larmes[19], marquée d'abattements atrabilaires. Toujours est-il que la poésie de Scalési est purge du mal-être et exercice empirique d'auto-exorcisme apostatique. La poésie scalésienne est cure de désintoxication. Le mot signifié devient ici l'ersatz de l'identité du poète, et l'œuvre le symptôme caché. La figure circulaire du discours mélancolique scalésien consiste à tourner à vide et à s'épuiser en la mise en action d'un mécanisme répétitif traduisant une humeur hypocondriaque. Et sa prise de conscience du ralentissement du rythme charpente la construction poétique. Celle-ci est le produit d'une stratification du langage dont l'intérêt repose sur l'influence permanente qu'exercent les époques révolues sur les époques ultérieures de l'évolution de l'être scalésien. Les mots ne se réduiraient pas simplement à leur définition linguistique purement formelle, mais resteraient attachés, dans les «*processus psychologiques normaux, aux souvenirs sensoriels acoustiques déposés dans les couches profondes de l'appareil psychique et liés à des représentations mentales encore plus primitives.*»[20]

▲ *William Turner - Ombres et ténèbres, Le soir du déluge - 1843*

Mélancolie de civilisation

Toujours dans cette veine, le mythe du «*Veau d'Or*»[21] retrace tout ce qui est de plus violent dans la trajectoire ensanglantée du progrès de l'humanité, marqué ici par la destruction de ses valeurs sacrées et dont "(...) *la boue est au front de l'homme et des cités.*"[22] La boue, les forfaitures et les impuretés révèlent l'homme impliqué dans le conditionnement de la réalité difforme des cités.

La barbarie, l'égoïsme et l'imposture sont des scènes outrageantes de la réalité du monde. Ils sont ici des *crases* poétiques, déterminées par la violence et fredonnées dans «*Noël*»[23], dans «*Ode à l'argent*»[24], dans «*Comptabilité*»[25], dans «*Nombre*»[26] et dans «M*ensonge*»[27], qui sont marquées par l'expression mélancolique de la violence. Ces poèmes véhiculent la négation du pouvoir de l'argent, ils représentent une pathologie humaine qui trouve son identité dans le mal originel. Le déficit de confiance du

poète dans l'humanité est réel. Il se fonde sur son expérience personnelle. Il est né des inégalités, de l'injustice et de l'impureté morale de l'homme et du monde. Ici, c'est le sens de l'idéal de l'amour humain qui est atteint et que le poète vise à mettre en lumière. Scalési, pour donner une signification universelle à son combat, choisit de se ranger du côté des déshérités, des exclus et des innocents. Cette profonde fidélité à ses conditions socio-historiques originelles cache en vérité son refus initial de s'insérer dans les conditions sociales normales de la vie. La position de Scalési est radicale. Elle lui confère cependant une attitude paradoxale face au monde. Dans ce genre de situation, les cliniciens parlent de «*manque de sérotonine qui entraînerait une anxiété, des obsessions et des compulsions*».[28] Cette variante de la mélancolie clinique s'ancre dans le cerveau, elle crée des troubles neurologiques et physiologiques. L'équilibre du corps et de l'esprit en est dépendant. En d'autres termes, l'humeur du poète en souffre. Aussi le déficit de *sérotonine*[29] (comme neurotransmetteur ou neuromédiateur) dont le rôle est entre autres de réguler la complexion influence négativement la vision et le sentiment de l'existence du poète fou. Car elle est responsable des désordres psychiatriques tels que stress, anxiété, phobies et dépression. La malédiction de Scalési est, ici, donc autant liée au métabolisme du corps et de l'esprit qu'aux réactions sociales qu'il encaissait. La douleur de l'être scalésien est tributaire de ces différentes composantes; sa constance et son excès sont liés au degré de profondeur du mal qu'elle fait endurer au corps et à l'esprit dans leur rapport avec le monde. Comme si l'être biliaire du poète déteignait sur l'humanité et sur le monde. Cela signifie qu'il y ait paradoxalement un échange constant entre un Scalési dépressif et un monde non moins atteint de dépression. Vue à travers une optique altérée, cette dépression surgit de la complexité métabolique affectée du poète. Par sa révolte globale et incisive, Scalési cherche à attester que la dépression englobe dans sa naissance un monde en crise. Elle devient par là même ontologiquement universelle puisqu'elle entend exhumer historiquement l'injustice sociale et même, selon lui, celle de Dieu. Cette double conception de l'injustice trouve sa filiation dans les origines sociales du poète italien et, à l'instar, d'Ernest Renan, dans son apostasie. Cette posture scalésienne se modèle dans une solitude dramatique, elle est d'essence brutalement civilisationnelle.

L'orthodoxie de la foi chrétienne de Scalési est mise à mal par le spectacle du monde qu'il juge intenable. Le poète laisse entendre que la raison ne cesse de se distinguer par tout ce qui échappe à son pouvoir logique et à l'ordre régnant.

La dictature du mal est inhérente à son obsession du péché originel qui, selon lui, conditionne, dès l'apparition de l'homme, le devenir de l'humanité. La mue de la «bête immonde», en l'occurrence la Grande tourmente, n'a pu épargner l'observation du poète, restée embourbée dans un «*charnier sanglant*»[30]. En critiquant les conflits militaires entre les nations européennes, Scalési affiche son pacifisme et son opposition à toute forme de violence. Et on peut imaginer que cette position idéologique scalésienne prend d'abord racine dans la violence et l'impotence du monde. Cette double violence à laquelle il faut ajouter celle de la misère n'est pas un signe de cohérence entre le poète et le monde. Elle est un autre facteur de son refus d'insertion dans la société.

«*Dans le soir, terne et sale ainsi que*

l'âme humaine»[31] dénote également les tortures persistantes de l'être halluciné de Scalési, qui confond le monde avec un «*abattoir*»[32], dont la guerre est la vraie pourvoyeuse, tout comme d'ailleurs «*L'humanité perdue*»[33] dépourvue de sagesse que les intérêts aveugles structurent. Cette humanité est aux yeux de Scalési abandonnée à son sort à cause d'un «*Dieu tyran*»[34]. Le pouvoir de Celui-ci a d'abord privé le poète d'une posture physique saine et normale, mais il contribue à asseoir des croyances et une foi despotiques qui s'opposent au sens de liberté défendu par le poète renégat. On voit ici les limites de la pensée du poète. Et c'est bien dans le contexte de celles-ci qu'il faut comprendre l'être halluciné du poète. Et c'est au prix de cette ascèse comme ultime condition que le poète approche en «*pleurant*»[35] sa vérité outragée.

Conclusion

De manière générale, l'entreprise consacrée aux sources de la mélancolie scalésienne se dévoile à travers l'obscurité et l'opacité de l'être du poète, l'hémorragie de vivre, l'humiliation d'un côté, la mort et la civilisation de l'autre. Ces différentes sources assurent une structure cohérente et profonde aux *Poèmes d'un maudit*. Elles montrent la complexe interaction de la maladie et des liens biographiques.

L'entreprise consacrée aux sources de la mélancolie scalésienne se dévoile à travers l'obscurité et l'opacité de l'être du poète, l'hémorragie de vivre, l'humiliation d'un côté, la mort et la civilisation de l'autre. Ces différentes sources assurent une structure cohérente et profonde aux *Poèmes d'un maudit*.

Le contexte socio-historique contribue à l'approfondissement de la malédiction et par là même au mal du deuil. L'exil asilaire qu'il a subi en Sicile suite à sa folie supposée et sa disparition dans une fosse commune traduisent le sens de la tragédie du poète tunisien, justifiant par là les fondements moraux mêmes de la malédiction du poète. Toujours est-il que l'écriture de la mélancolie de Scalési recèle, au-delà des incidences de l'être sur le façonnement du langage poétique, une partition musicale particulière. Au sens analytique, le charme de la musique des mots agit comme une défense contre le pouvoir des pulsions agressives.[36] C'est le son des mots qui agit au fond sur l'âme du poète. Elle se constitue comme une condition fondatrice de l'imaginaire funèbre. Elle est l'identité même de Scalési, l'empreinte poétique spécifique de sa mélancolie. Cette poésie est essentiellement une question de musique gouvernée par la maladie de dépression. Il s'agit de considérer cette poésie comme un *requiem* où se métissent l'émotion blessante de l'être infirme et l'ostracisme du monde. Le rythme des vers assure au texte poétique ce même air de *requiem* où l'on pouvait identifier à la fois les atmosphères funèbres composées entre autres par Brahms à l'occasion de la disparition de sa mère et ceux de Verdi et Berlioz. Scalési a fait de l'écriture poétique un réseau de sonorités dépressives, de ton monocorde et de résignation passive. L'axe paradigmatique révèle la cohérence d'une vision scalésienne en filigrane de laquelle le lecteur est tenté de se laisser bercer par les sons sourds et angoissants de la lyre, du luth, du violon et de la harpe, des instruments de musique qui sont désignés d'ailleurs par les spécialistes comme des instruments typiques de la musique romantico-mélancolique dans laquelle Scalési essaie de trouver sa thérapeutique.[37] Cette fonction de la musique est connue depuis l'Antiquité dans la littérature médicale. Les contraintes traditionnelles de la versification permettent, selon Starobinski dans son étude sur «les rimes du vide» de Baudelaire, de surmonter, comme ici pour Scalési, des pulsions destructrices et destructurantes, d'en différer la menace par le seul fait de lui donner forme.[38]

Cette musique romantico-mélancolique des vers est-elle le produit d'un Scalési en tant que romantique attardé, réfractaire à son époque ou en tant que mort-prématuré qui dit malgré lui la conscience de la laideur du corps, le sourire blessé d'une très ancienne blessure? ■

* Né à Tunis le 16 février 1892, mort à Palerme dans un asile psychiatrique le 13 mars 1922.
1. Humbert, E.-G., *L'homme aux prises avec l'inconscient*, Paris, Retz, 1992.
2. Voir entre autres Dolto, F. & J.-D., N., *L'enfant du miroir*, Paris, Payot, 2002; Lacan, J., « Le Stade du miroir comme formateur de la fonction du je: telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalystique », *Revue française de psychanalyse*, octobre, 1949, p. 449-455.
3. Organisée entre 1884-1885 pour le partage du monde par les pays européens.
4.*Les Poèmes d'un maudit*, Tunis, édition bilingue, p. 43, 45.
5. Voir Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1976. La structure du comportement (notamment le chapitre IV : « Les relations de l'âme et du corps et le problème de la conscience perceptive »); Bourdieu, P. *Choses dites*, Paris, éd. De minuit, 1987.
6. Ils sont particulièrement récurrents dans *Les Poèmes d'un maudit*.
7. Ferenczi, S., *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Payot, Coll.: Sciences de l'homme, 1990.
8. La mélancolie médicale, vue dans les différentes pathologies, indique que les maladies dans leur majorité sont génétiques. Cela signifie que la conception d'un nouveau-né passe nécessairement par l'héritage génétique des ascendants. Et c'est dans ce cadre qu'il faut voir la révolution scientifique à venir. Voir Sghaïer, E., *Bibliographie universelle de la mélancolie*, Tunis, Centre de Publication Universitaire, 2014.
9. Camus, A., Le *mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1942.
10. On considère que la plupart, si ce n'est la totalité, des *Poèmes d'un maudit* sont autobiographiques, avec comme matrice principale l'accident (A ma mère, Dans l'ombre, L'Océan, Révolte, etc.)
11. *Les Poèmes d'un maudit*, p. 66.
12. Ibid., p. 26, 231, 160, 133, 115, etc.
13. Ibid. On s'interroge avec étonnement sur l'évacuation de ce poème de la traduction de cette œuvre par Hédi Balegh.
14. Ibid., p. 108.
15. On entend par littérature d'infirmité toute forme de littérature véhiculant des figures d'impotence.
16. Obstruction, désordre, débâcle, gêne des voies respiratoires due à l'accumulation des mucosités.
17. Voir Binswanger, L., *Mélancolie et manie: Etudes phénoménologiques*, Verlag Gunther Neske, Pfullingen, 1960; *Introduction à l'analyse existentielle*, Paris, les éditions de Minuit.
18. Voir entre autres Tourgueniev, I., *Journal d'un homme de trop*, Moscou, les Annales de la patrie, 1850. Trad. Flamant, F., Paris, Gallimard, 1981.
19. Voir les pages: 3, 9, 12, 38, 44, 46, 47, 51, 62, 73, 85, 95, 103, 117, 120, 135...)
20. Binswanger, L., op.cit.
21. *Les Poèmes d'un maudit*, p. 75.
22. Ibid. p. 157.
23. Ibid., p. 157.
24. Ibid., p. 57.
25. Ibid., p. 59.
26. Ibid. p. 63.
27. Ibid. p.49.
28. Voir Chapothier, G., *La Douleur: des animaux à l'homme*, Paris, L'Harmattan, 2008.
29. «*La sérotonine serait liée à l'humeur dans les deux sens. C'est-à-dire que le taux de sérotonine influencerait l'humeur, et que les pensées positives ou négatives influenceraient à leur tour le taux de sérotonine. Relativement à l'état mental, il a été observé chez des individus dépressifs une diminution de l'activité d'amines biogènes, principalement la sérotonine.*» Voir entre autres M.-J.T., Fitzgerald, Folan-Curran, J., *Neuro-anatomie clinique et neurosciences connexes*, Maloine,ý 2003.
30. *Les Poèmes d'un maudit*, p. 158.
31. Ibid, p. 130.
32. Ibid.,
33. Ibid., p. 124.
34. Ibid., p. 103.
35. Ibid., p. 23.
36. Voir Binswanger, L., *Ibid.*
37. Voir Starobinski, J., *Les Rimes du vide*, *Op.cit.*
38. *Ibid.*

L'Iran lumineux à travers "Le Miroir persan" d'Henri de Régnier

Majid-Yousefi Behzâdi
Université Azâd islamique,
Unité des sciences et de recherche

Dans ses poèmes lyriques intitulés *Le Miroir persan*, Henri de Régnier (1864-1936) décrit la Perse comme une contrée de révélation poétique où le spiritualisme et le sensualisme constituent la trame d'une conception idéale et où la finesse de l'esprit est liée à la méditation sur la nature. La création artistique naît de cette vision, à laquelle s'attachent les poètes symbolistes recherchant surtout la grandeur de l'art, dans l'optique subjective propre à toute âme exaltée. Dans cette lignée, le parcours poétique d'Henri de Régnier en Iran renvoie à l'idée qu'il voulait enrichir ses poèmes en s'inspirant de la tradition classique en vue de créer une poésie "parfaite". Comme le dit P. G. Castex: "*Avec sa distinction hautaine et rigoureuse, ce poète demeure plus proche des traditions classiques et parnassiennes que des audaces modernes.*"[1] De son côté, Shojâ-od-Din Shafâ écrit dans son fameux livre *Irân dar adabiyât-e jahân* (L'Iran dans la littérature du monde): "*Bien que la poésie d'Henri de Régnier ait toutes les caractéristiques du "vers libre", elle est fondée sur des règles rigoureuses qui se caractérisent effectivement par leur simplicité et leur fermeté.*"[2] Sur cette base, dans "Le Miroir persan", paru en 1978 dans le recueil *Le Miroir des heures*, le poète français valorise la beauté exotique de l'Iran en s'inspirant des éléments de la nature où l'eau est le symbole de la lucidité de l'esprit humain:

L'étroit miroir qui dort en sa boîte persane,
Toute peinte de fleurs que traça le pinceau,
Imite, sans que rien le tarisse ou le fane,
La forme d'une feuille et la couleur de l'eau.[3]

Dans cette strophe, si le poète parle de la forme et de la couleur, c'est qu'il a voulu perfectionner l'art, le moment où le peintre se retrouve devant la beauté et la splendeur de l'Iran. Car le miroir et l'eau révèlent la luminosité et la fluidité, stimulant le goût du poète jusqu'au sublime:

L'artisan de jadis a taillé dans le jade
Son contour, qui remplit la paume de la main,
Pour ce geste qui fut le tien, Shéhérazade,
Revoyant ton visage au soleil du matin![4]

Dans ces poèmes, la présence de Shéhérazade évoque l'immensité de l'espace iranien, où l'activité d'un artiste devient semblable à l'univers fantastique de cette dernière. Pour Henri de Régnier, le conte des *Mille et Une Nuits* appartient à l'Iran, conte où la succession du temps est marquée par l'aube. L'Iran demeure une source inspiratrice pour toute méditation poétique.

A ce propos, soulignons l'avis d'Edgard Weber sur l'originalité de ce conte millénaire: "*L'influence de la littérature narrative indienne se trouve dans le* Hezar afsaneh*, ce livre perse qui est le noyau primitif des* Mille et Une Nuits."[5] En faisant allusion à cette histoire, le poète français précise davantage ce qu'il entend par l'idée de miroir persan en évoquant une situation troublante:

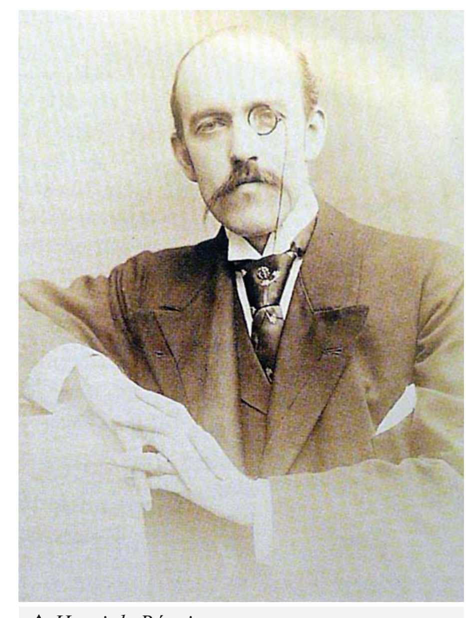
Car, chaque nuit, ta longue et merveilleuse histoire
Suspend sur ton col nu le sabre redouté,
Et ta langue te vaut l'incertaine victoire
De sourire, une fois encore, à ta beauté;[6]

Le conte des *Mille et Une Nuits* traite attentivement les thèmes du désir et de la métamorphose, à

rapprocher du thème du miroir et de ses reflets, provoqués par le contraste des visions croisées entre le fait maléfique et bénéfique, thématique également traitée dans l'œuvre de Henri de Régnier. Dans ce poème de Régnier, le miroir est le témoin actif de la cruauté affreuse du roi à qui la conteuse se réfère pour sauver sa vie:

Mais le temps implacable et qui n'a pas d'oreilles,
Plus sourd que le Khalife ingrat et curieux,
N'épargne pas la joue et la bouche vermeilles;
Et la cruelle mort ferme les plus beaux yeux;[7]
Le miroir qui, peut-être, a miré la Sultane
Reflète maintenant un visage nouveau,
Et conserve toujours en sa boîte persane
La forme de la feuille et la couleur de l'eau.[8]

Le passage de l'obscurité à la clarté se réalise dans le miroir persan duquel tout surgit et tout change. On en conclut donc que le miroir persan se montre favorable à tout événement historique, pourvu qu'il soit au contact d'une vivacité offrant tour à tour à l'Iran la fantaisie (Schéhérazade/narration) et l'imagination (peintre/beauté). De plus, le fait d'unir le conte des *Mille et Une Nuits* à l'espace poétique de l'Iran est un procédé interculturel qui valorise le fantasme comme une création narrative et le sentiment comme une beauté descriptive. Finalement, la composition du miroir persan fait de Régnier un poète talentueux, passionné par l'histoire culturelle iranienne, ce qui lui permet de se focaliser sur un miroir à travers lequel il perçoit l'imagerie réelle de l'Iran moderne. ■



▲ *Henri de Régnier*

Dans "Le Miroir persan", paru en 1978 dans le recueil *Le Miroir des heures*, le poète français valorise la beauté exotique de l'Iran en s'inspirant des éléments de la nature où l'eau est le symbole de la lucidité de l'esprit humain

1. P. Castex, *Histoire de la littérature française*, Hachette, Paris, 1974, p. 790.
2. Shafâ, Shojâ'-od-Din, *Iran dar adabiyât-e jahân* (L'Iran dans la littérature du monde), éd. Ibn-e Sinâ, 1953, p. 36. C'est nous qui traduisons.
3. Henri de Régnier, *Le Miroir des heures*, Slatkine Reprints, Genève, 1978, p. 107.
4. Ibid.
5. Edgard Weber, *Le secret des Mille et Une Nuits*, Eché, 1987, p. 21.
6. Ibid., p. 107.
7. Ibid., p. 108.
8. Ibid.

Bibliographie:

- Shafâ, Shojâ'-od-Din, *Irân dar adabiyât-e jahân* (L'Iran dans la littérature du monde), éd. Ibn-e Sinâ, 1953.
- P. G. Castex, *Histoire de la littérature française*, Hachette, Paris, 1974.
- Henri de Régnier, *Le Miroir des heures*, Slatkine Reprints, Genève, 1978.
- Edgard Weber, *Le secret des Mille et Une Nuits*, Eché, Paris, 1987.

Nouvelles sacrées (VIII)

Du Forough-e djâvidân à Mersâd (1ère partie)

Khadidjeh Nâderi Beni



▲ La branche armée de l'Organisation des Modjâhedins du peuple iranien (OMPI) détruite en 1988.

Durant la dernière année de la guerre irano-irakienne (1988), le front est le théâtre de nombreux évènements majeurs dont l'opération, victorieuse pour l'Iran, de Valfadjr 10, le bombardement chimique de Halabja par Saddam Hussein, la nouvelle phase de la guerre des villes, l'acceptation par l'Iran de la Résolution 598 du Conseil de sécurité de l'ONU et enfin, l'invasion traîtresse de l'Iran par le groupuscule terroriste des Monâfeghins[1] avec la collaboration de l'armée irakienne.

Le groupuscule des Monâfeghins, appelé officiellement l'Organisation des Modjâhedins du peuple iranien[2] (OMPI), est un mouvement de résistance armée fondé en 1965 par certains Iraniens en opposition à la dictature pahlavie; il continue ses activités, à la fois politique et militaire, en Iran et à l'étranger durant et après la Révolution islamique afin de renverser le gouvernement islamique et d'instaurer son Etat. En 1986, l'OMPI fonde en Irak son armée de libération nationale de l'Iran[3] (ALNI) qui, composée de 5 000 membres des deux sexes équipés et entraînés, jouit du soutien militaire du gouvernement de l'Irak. Cette armée terroriste lance plusieurs opérations contre l'Iran.

Suite à l'acceptation par l'Iran de la résolution

598, les responsables de l'OMPI estiment que l'Iran a désormais perdu sa capacité de résistance et que le gouvernement est sur le point de s'effondrer. Ils croient à la suprématie militaire de Saddam Hussein au point que le choix iranien d'un armistice leur paraît forcé. D'après eux, le gouvernement iranien est dans une impasse et s'est affaibli du point de vue politique, militaire et économique. Il n'a donc d'autre choix que d'accepter un cessez-le-feu. Ils décident donc de profiter de cette occasion pour atteindre leur but: renverser le gouvernement islamique d'Iran et instaurer leur Etat.

Dans son alliance avec la dictature de Saddam Hussein, l'OMPI demande des aides financières et militaires à ce dernier pour organiser des opérations militaires au sud et à l'ouest de l'Iran. Il faut ici rappeler que la branche militaire de l'OMPI avait déjà lancé des opérations de petite envergure aux frontières irano-irakiennes avec pour objectif de harceler et d'affaiblir l'armée iranienne. Citons notamment, le 27 mars 1988, l'opération Aftâb (le Soleil) à Fakkeh à 40 kilomètres de Suse, au sud du pays, marquée par la sauvagerie des combattants de l'OMPI. Pareillement, le 18 juin 1988, l'OMPI lance l'offensive de Tcheltcherâgh (Le lustre) dans la région de Mehrân à l'ouest du pays; ces deux opérations échouent après quelques jours de combats sanglants.

L'alliance avec Saddam Hussein est bénéfique pour l'OMPI: outre les équipements militaires, l'armée irakienne accepte d'engager 25 de ses brigades très bien équipées aux côtés des forces de l'ALNI durant leurs opérations. Les commandants de l'ALNI planifient donc une opération baptisée Forough-e djâvidân (Illumination éternelle). Selon les données de la carte d'opération, les forces armées de cette organisation étaient chargées de traverser, en 33 heures, les villes Sarpol-e Zahâb, Eslâm Abâd, Hamedân et Ghazvin pour enfin conquérir Téhéran, où elles souhaitaient fonder une base militaire et instaurer un nouveau gouvernement. En réponse à cette invasion, l'Iran lance la contre-offensive Mersâd.

Voyons d'abord l'opération Forough-e djâvidân.

Le 20 juillet 1988, l'Iran et l'Irak signent un cessez-le-feu pour mettre fin à la longue guerre irano-irakienne. Quelques jours plus tard, l'Irak, ne respectant pas les termes du traité, attaque de nouveau le Khouzestân iranien. Pour appuyer son attaque, Saddam s'est allié avec l'OMPI pour déclencher une vaste offensive surprise contre les frontières sud et ouest de l'Iran pour pouvoir avancer vers le centre du pays et renverser le gouvernement. Le 20 juillet 1988, les forces armées de l'ALNI entament l'opération Forough-e djâvidân sous la direction de Massoud Radjavi, le chef des Monâfeghins. Grâce aux aides de l'armée irakienne, l'OMPI dispose d'un bon équipement militaire, notamment de 120 chars d'assaut, 90 obusiers de 80 mm, 30 obusiers de 122 mm, 150 obus de 400 mm, 1000 kalachnikovs, 1000 camions et véhicules militaires, etc.

Le jour de l'opération, une brigade de l'ALNI réussit à traverser les régions limitrophes de Sarpol-e Zahâb et atteint le col de Pâtâgh d'où elle déclenche son offensive. Elle s'avance vers Kerend pour pouvoir conquérir Eslâm Abâd Gharb, malgré la résistance des combattants militaires et civils de l'Iran. Les forces de l'ALNI se hâtent ensuite vers le col Hassan Abâd à l'ouest d'Eslâm Abâd et s'y installent en attendant des renforts. Là, elles sont confrontées à une forte résistance des combattants iraniens et des habitants de cette région qui se sont positionnés derrière le col de Tchahârzebar, qui mène à la ville de Kermânshâh. Mais les Monâfeghins refusent de se replier. Ils veulent à tout prix s'emparer de Bâkhtarân et y installer une base militaire, d'où cette attaque hâtive et mal préparée.

Ils attaquent donc et simultanément. Leur radio diffuse une déclaration destinée aux habitants de Bâkhtarân à qui il est demandé de prendre toutes les dispositions nécessaires pour accueillir les forces de l'ALNI comme des libérateurs. ■

À suivre…

1. *Gorouhak-e Monâfeghin*; «Monâfegh» est un mot arabe qui signifie "hypocrite".
2. *Sâzmân-e Modjâhedin-e Khalgh-e Irân*
3. *Artesh-e âzâdibakhsh-e melli*

Source :

- Doroudiân, Mohammad, *Seyri dar djang-e Iran-Arâgh* (Un Regard sur l'Histoire de la guerre Iran-Iraq), vol. 5: *Pâyân-e djang* (La fin de la guerre), Centre des études et recherches de la Guerre, Téhéran, 1367/1988.

Poèmes de Shahâb Mogharabin

Traduits du persan par
Bâbak Sâdegh Khandjâni


▲ *Shahâb Mogharabin*

Né en 1954 à Ispahan, Shahâb Mogharabin est un poète iranien. Il a commencé à écrire des poèmes dans les années 1970, et a depuis publié sept recueils. Son recueil *Kenâr-e jâddeh-ye banafsh koudaki-am ra didam* (J'ai vu mon enfance au bord de la route violette) a remporté le prix de Poésie Kâr-Nâmeh.
Un grand nombre de ses poèmes ont été traduits en anglais, en kurde et en turc.

Un nouveau séisme

Un nouveau séisme
a enseveli nos mots
qui, sous les décombres,
appellent
appellent
…
Nous exhumons et inhumons
les cadavres
sans relâche.

Je cherche un mot
un mot muet,
comme le baiser,
réunissant tous les mots
sur tes lèvres

Rêves…

Quelqu'un frappe à la porte avec ténacité
Habite ici
le rêve d'un mort
et les rêves
n'ouvrent la porte à personne. ■

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- **ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.**
- **در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.**
- **مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.**
- **چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.**
- **« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.**
- **نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.**

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- ☐ یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال
- ☐ شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال
- ☐ **1 an 40 000 tomans**
- ☐ **6 mois 20 000 tomans**

Nom de la société (*Facultatif*) ______ مؤسسه

Nom ______ نام خانوادگی Prénom ______ نام

Adresse ______ آدرس

Boîte postale ______ صندوق پستی Code postal ______ کدپستی

E-mail ______ پست الکترونیکی Téléphone ______ تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- ☐ شش ماهه ۸۵۰/۰۰۰ ریال
- ☐ یک ساله ۱/۷۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- ☐ **1 an 140 000 tomans**
- ☐ **6 mois 70 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

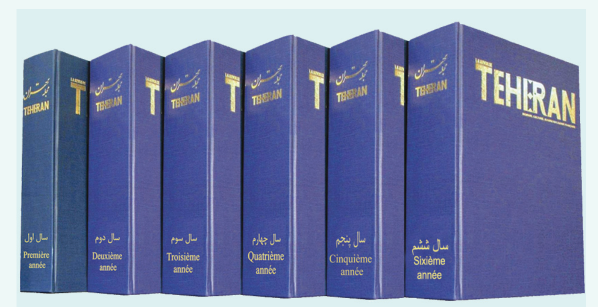
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

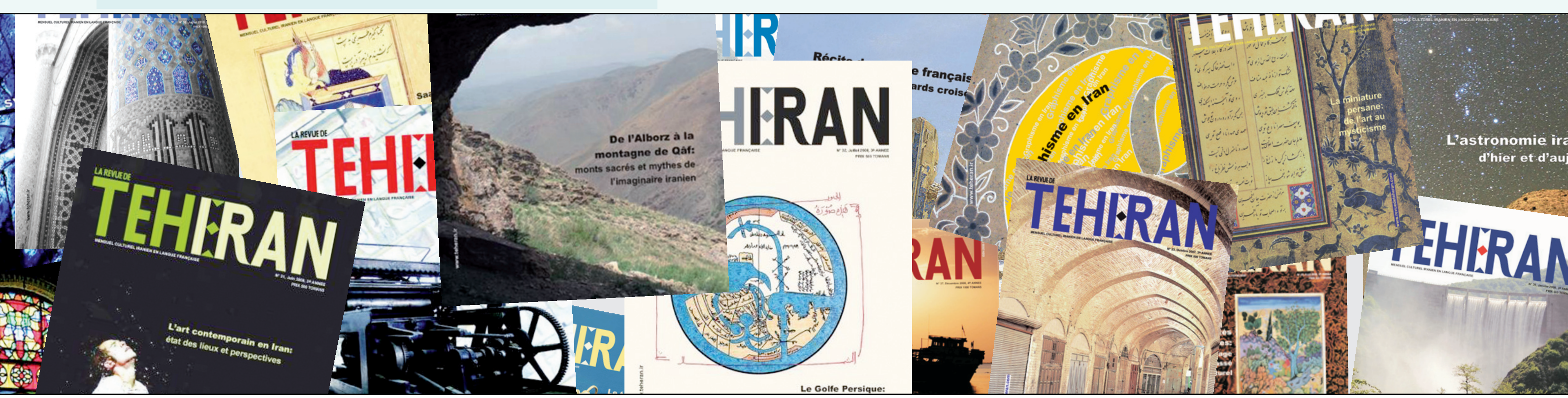
حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۱- ۲۹۹۹۳۴۷۲

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des quatre-vingt-quatre premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en sept volumes pour la somme de 12 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم، پنجم، ششم و هفتم مجلهٔ تهران
شامل هشتاد و چهار شماره درهفت مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHERAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **100 Euros**

☐ **6 mois** **50 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:

Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
بابک ارشادی
ژان-پیِر بریگودیو
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
مهناز رِضائی
آلیس بُمباردیه
مجید یوسفی بهزادی
ژیل لانو

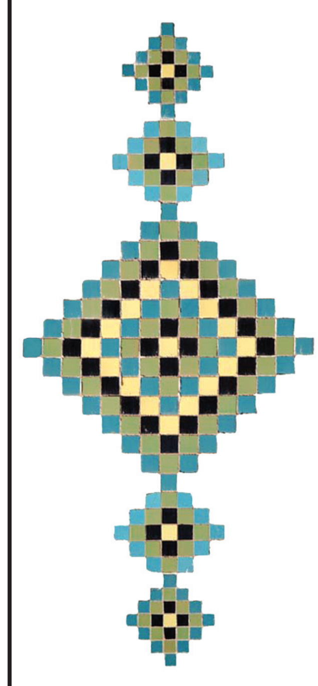
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

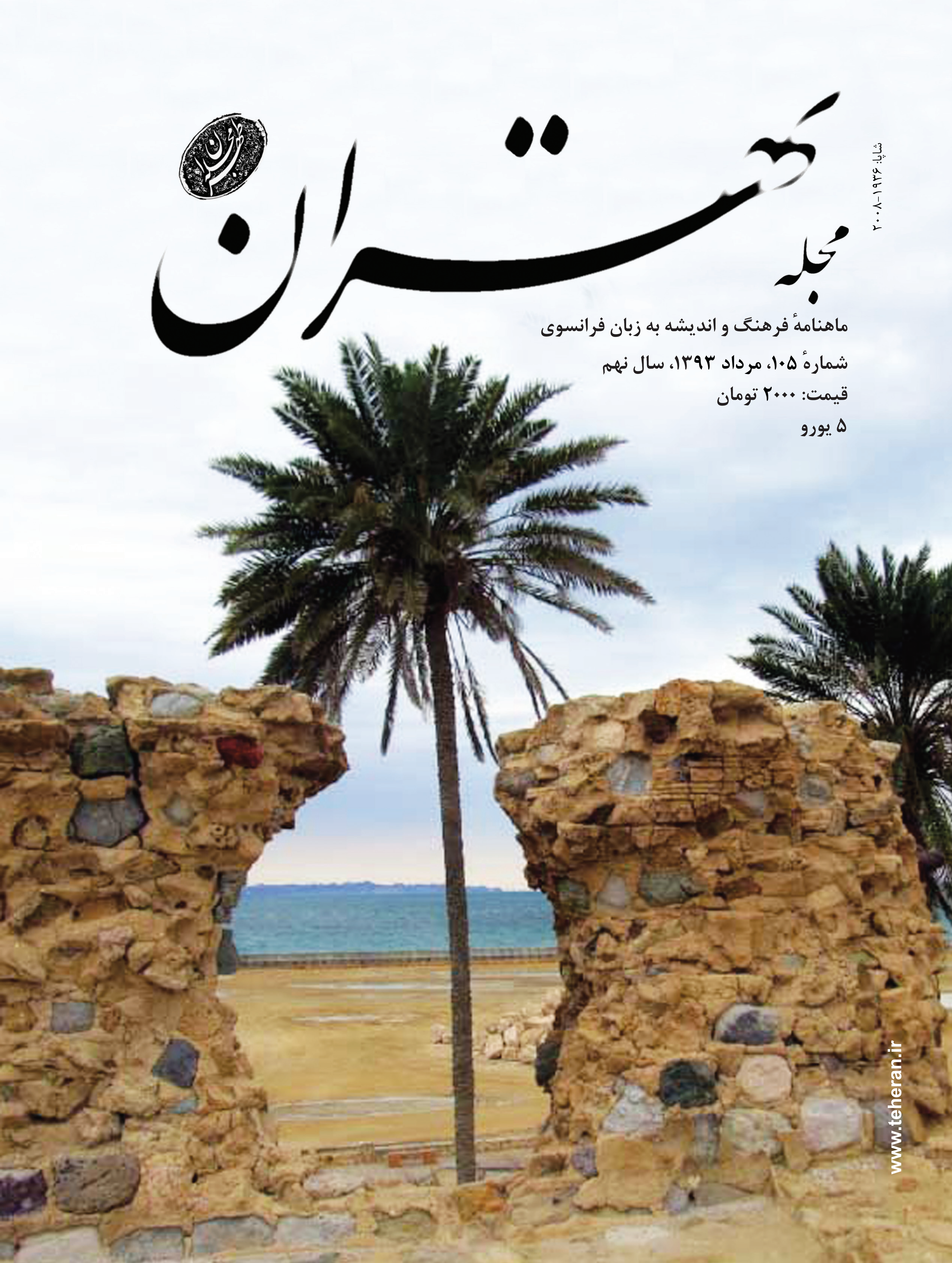
تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
Vestiges d'une forteresse portugaise, île de Qeshm, Hormozgân, golfe Persique.


مجله تهران
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۱۰۵، مرداد ۱۳۹۳، سال نهم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
شاپا: ۲۰۰۸-۱۹۳۶
www.teheran.ir